



LE CULTE



## MOT DE LA RÉDACTION

Question anodine qu'on lance parfois à un ami :

« - J'aime cette œuvre et toi ?

- Moi, je la déteste! »

Et vian! C'est noir ou c'est blanc. Qu'est-ce qui fait que l'on penche d'un côté ou de l'autre? Qu'est-ce qui fait qu'une œuvre ressort de la masse et brille, alors qu'une autre reste dans l'ombre? Mais aussi, si deux extrêmes fusionnent, qu'est-ce qui en résulterait?

On vit tous dans un monde complexe et riche. Un monde de contrastes.

Un monde rempli d'**antithèses**.

Le Culte, il est toujours éclaté. Le Culte, c'est toujours une tribune.

Dans ce numéro, nos collaborateurs explorent le concept de l'antithèse. Ils s'approprient ce mot large et immense de sens. Ils prennent position. Chaque rédacteur détient sa plume, son authenticité, sa couleur... Ils ont fait un travail de réflexion, ont décortiqué le thème de ce présent magazine et ont tous fait preuve d'une grande créativité.

La culture est un concept large et chacun a su se le coller à la peau différemment. On comprend que les gens peuvent devenir une culture. Que des façons de faire au quotidien deviennent une culture. Nous sommes tous dans une grande histoire, qui ne cesse d'être intéressante à raconter.

Le Culte tentera dans ce numéro-ci de grandir. De rester authentique tout en innovant. De se faire comprendre. De jouer dans les extrêmes pour donner un tout qui se tient, se mélange, s'amalgame.

On espère que chacun y retrouvera une petite partie d'eux, une phrase qui le touchera, le fera réfléchir, l'amènera plus loin.

Bonne lecture!

Alexandre Graton et Alexandra Lord  
Rédacteurs en chef

SPEAK QUÉBÉCOIS

---

LE PARADOXE QUÉBÉCOIS

---

LA FOIS OÙ YOLO A FRENCHÉ CARPE DIEM

---

J'AIME MÊME PAS ÇA TOKIO HOTEL

---

ÈRE DES COMMUNICATIONS, AH OUI?

---

LA BALLADE DES GENS HEUREUX

---

PAS LE TEMPS

---

RONGÉ

---

VALSE BERLINOISE

---

BAISE UT()PIQUE

---

LE COURANT LUDIQUE: ENTRE ART SUPÉRIEUR ET INFÉRIEUR

---

RETOUR DANS LE TEMPS, AU RYTHME DU MOUVEMENT DU SOLEIL

---

REGARD SUR UNE CHAMBRE NOIRE OUBLIÉE, VESTIGE DU PASSÉ

---

TENDANCE FÉMINISTE?

---

BÉTONVILLE

---

MES JOURS VS LES TIENS

---

UNE UNION MÉCONNUE

---

LA CULTURE DU PICK-UP

---

J'AIME UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT, À LA FOLIE...

04

06

08

010

012

014

016

018

020

022

024

026

032

034

036

038

042

044

048

# SPEAK QUÉBÉCOIS

Alexandre COUTURE

C'ÉTAIT EN JUILLET DERNIER, UN INTELLECTUEL DU JOURNAL DE MONTRÉAL (EN PARLANT D'ANTITHÈSE) VOULAIT DONNER — LUI AUSSI — SON OPINION SUR LE SCANDALE DU FRANGLAIS. PARCE QU'UN CHRONIQUEUR DANS LA VIE, C'EST LE GARS QUI LÈVE SA MAIN DANS LA CLASSE JUSTE POUR DIRE « HEY TOUT LE MONDE, J'AI UNE OPINION ».

LA POLÉMIQUE ENTOURANT L'UTILISATION DU FRANGLAIS, HYBRIDE ENTRE LA LANGUE DE MOLIÈRE ET CELLE DE SHAKESPEARE, A PRIS BEAUCOUP D'AMPLEUR POUR CE QU'ELLE EST RÉELLEMENT.

## RÉFLEXION SUR UN GROS FREAK OUT COLLECTIF

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut retourner quelques décennies en arrière dans un Québec bien différent du nôtre. Ce Québec-là brassait en *ciboire*. Vous trouvez que le Printemps érable était intense ? C'est rien en comparaison avec ce qui s'était passé dans notre cour arrière dans les années 60-70. Le Québec était en crise identitaire.

Miron,  
Charlebois,  
Deschamps; les  
artistes étaient  
unis pour  
défendre  
l'idée d'un  
pays et la  
culture était  
leur principale  
arme.  
Du côté anglais,  
on trouvait le mouve-  
ment *ben cute* au départ,  
mais on a assez vite compris  
qu'il fallait prendre les grands  
moyens pour le faire cesser. Quand tout  
ça s'est calmé, c'était pas très beau à voir  
(Octobre 70, ça  
vous dit quelque chose?).

Dans ce contexte, Michèle Lalonde  
a écrit *Speak White*, un poème puissant  
qui est un peu le manifeste du  
nationalisme québécois.

*Speak white*  
*soyez à l'aise*  
*dans vos mots*  
*nous sommes un*  
*peuple rancunier*  
*mais ne reprochons*  
*à personne*  
*d'avoir le monopole*  
*de la correction de*  
*langage*

Ce qu'il y a de  
merveilleux avec les  
poèmes, c'est  
que tout le  
monde  
peut en  
faire la  
lecture  
qu'il  
veut.  
Pour  
moi,

*Speak*  
*White*, c'est  
un texte qui fait  
appel à l'ouver-  
ture du monde, à la  
liberté des peuples  
à disposer de leur

pays... comme ils  
le veulent.

Les vers de Michèle Lalonde rejoignent la pensée de la formation rap *Dead Obies*, qui se sont retrouvés bien malgré eux au milieu de toute la controverse du franglais dans la culture québécoise. Dans une réponse publiée dans le *Voir* le 23 juillet 2014, le rappeur

Yes Mccan tente d'expliquer la démarche de son groupe qui a été attaquée de toutes parts

par les pseudo-intellectuels du Québec.

Pour lui, le franglais est loin d'être menaçant pour la culture québécoise. C'est une démarche artistique qui a pour but d'exprimer un langage vivant et moderne issu de la rue. Surtout, c'est une manière d'éviter de disparaître dans cette homogénéisation de la culture québécoise sous le « modèle CKOI ».

*« Je ne ressens pas le besoin de m'affirmer dans la négation de l'autre pour survivre »*  
— Yes Mccan,  
du groupe **Dead Obies**

**LE QUÉBEC EST  
MORT, VIVE  
LE QUÉBEC!**

ses se battre l'indépendance Québec. Je jeunes qui sont souverainistes.

Je fais partie de ceux qui croient que la place du Québec dans le Canada est un peu l'équivalent d'un gars de 23 ans qui habite encore chez ses parents. Le gars est tellement bien avec sa mère qui fait son lavage et ses lunchs, qu'il ne réalise pas à quel point la vie en appartement serait géniale.

Je fais partie de la génération qui a vu parents pour danser des fois partie des sont génétiquement

Mais je fais aussi partie de ceux qui croient que le Québec doit évoluer. L'échec récent du Parti Québécois est représentatif de la société dans laquelle nous vivons, la séparation Québécois de souche versus immigrants/anglophones est dépassée. *Get over it*, s'il vous plaît.

Pendant mes études collégiales, je me retrouvais souvent dans des classes où j'étais un des seuls qui avait deux parents d'origine québécoise. Pour le petit gars de Rimouski, c'était assez déstabilisant, mais j'ai vite compris que c'était ça, le Québec d'aujourd'hui.

Un mélange d'ethnies et de cultures qui a le choix d'avancer dans la même direction ou de continuer à n'aller nulle part, chacun de son côté.

# LE PARADOXE QUÉBÉCOIS

Catherine LAMOUREUX



**LES QUÉBÉCOIS SONT SOUVENT EMBLIS DE CONTRADICTIONS. ILS SE CROIENT DE GAUCHE ET VOTENT À DROITE, DISENT N'AVOIR AUCUNE ATTACHE AU CANADA ET Y RESTENT. LA FIBRE PATRIOTIQUE EST TRÈS VIVANTE LORS DES FÊTES NATIONALES, MAIS TRÈS PEU SORTENT LEURS SOUS VIENT LE TEMPS DE CONSOMMER LA CULTURE QUÉBÉCOISE. NOUS SOMMES FIERS DE NOS PRODUITS LOCAUX, MAIS OUTRE LA TÉLÉVISION, NOUS SOMMES BIEN PEU INFORMÉS SUR NOTRE RÉALITÉ CULTURELLE. PIRE, PLUSIEURS VOIENT LA CULTURE COMME UN GASPILLAGE DE FONDS PUBLICS TOUT EN ÉTANT FIERS DE NOTRE RAYONNEMENT À L'ÉTRANGER... LE CULTE A DONC DÉCIDÉ DE S'ENTRETENIR AVEC JOSEPH FACAL, CHRONIQUEUR, SOUVERAINISTE CONVAINCU ET EX-POLITICIEN, AFIN D'AVOIR SA VISION SUR LA CULTURE ET NOS HABITUDES CULTURELLES.**

## QU'EST-CE QUE LA CULTURE POUR VOUS ?

Il y a des tas de sens : il y a la culture artistique, la culture occidentale, la culture physique, et celle des légumes, il y a même la culture professionnelle des comptables. Je crois que vous parlez ici de culture artistique. Je dirais donc qu'il s'agit d'une création esthétique qui fait intervenir nos sens et qui vise à susciter une émotion et, parfois, à faire réfléchir quand l'artiste à un message social à transmettre.

## CONSIDÉREZ-VOUS QUE LES QUÉBÉCOIS SONT CULTIVÉS ?

Ça dépend. Si on parle de culture de masse, populaire, comme la chanson, les émissions de télé, de ce qui est omniprésent et facile d'accès, les Québécois ne sont ni pires ni meilleurs que les autres peuples.

En ce qui a trait à la culture d'élite, ce qui demande un plus grand effort pour y accéder, les Québécois ne sont encore une fois ni pires ni meilleurs que les autres.

Lorsque je vais à l'Orchestre Symphonique de Montréal (OSM) ou au Théâtre du Nouveau Monde (TNM), je constate que je revois toujours les mêmes têtes. Il me semble que les goûts pour ce type d'art se transmettent à l'intérieur de la famille.

## EST-CE QUE LA RELÈVE EST LÀ ?

Lorsque je vais à l'opéra, je suis frappé par la moyenne d'âge élevée. J'imagine que si j'allais dans les théâtres expérimentaux un peu *in*, oui, j'y trouverais un public jeune.

## À L'ÉPOQUE OÙ LE MOUVEMENT SOUVERAINISTE ÉTAIT PLUS FORT, EST-CE QUE LES QUÉBÉCOIS CONSOMMAIENT DAVANTAGE LEURS PRODUITS CULTURELS ?

Quelle question difficile... Ce que je sais, c'est qu'au moment où le mouvement souverainiste était plus fort, la chanson engagée, la chanson en français, la chanson avec un texte disant quelque chose de plus que « je t'aime baby », se portaient certainement mieux qu'aujourd'hui.

Aujourd'hui, quand un artiste s'engage politiquement, on loue son courage et on se dit : « Wow, met-il en danger sa carrière ? »

À une certaine époque, il était tout à fait normal pour un artiste de s'engager. On traitait même de « pis-sou » celui qui n'osait pas le faire.

## LES ARTISTES ENGAGÉS DE L'ÉPOQUE N'ONT PLUS LE SUCCÈS QU'ILS AVAIENT AUPARAVANT.

Effectivement, ce recul est probablement la conséquence de l'essoufflement du mouvement souverainiste. À l'époque où il progressait, il était enthousiasmant pour l'artiste de

se joindre au mouvement qui allait quelque part. Maintenant, ça attire moins de gens. Il y a des cycles, comme la vague. Il y a quelques années, les Écossais nous regardaient avec presque une pointe de jalousie et maintenant, c'est l'inverse. Il y a de la déception oui, mais du découragement, non.

**LES ARTISTES DOIVENT-ILS SE TOURNER VERS L'EXTÉRIEUR ET L'ANGLAIS POUR SURVIVRE ?**

Moi, je crois à la liberté individuelle et surtout à la liberté d'artiste, puisque s'il n'est pas libre, par définition, il peut difficilement créer. Puisque je crois à la liberté, je n'ai pas à leur dire ce qu'ils doivent faire.

Certains ressentent le besoin de sortir, d'autres restent par choix ou par incapacité de sortir. Moi, je ne me sens pas vraiment autorisé à les juger. Évidemment, le Québec est un marché relativement petit et notre langue est isolée, il est donc plus tentant d'aller ailleurs pour un artiste d'ici que pour un artiste américain.

Je considère normal et même sain qu'un artiste veuille être vu et entendu, lu par le plus de gens possible. Est-ce que ça doit aller jusqu'à changer de langue ? Il faut faire des nuances. Faire une chanson en anglais de temps en temps n'est pas un acte de trahison, du calme. Passer

complètement à la langue de l'autre en reniant totalement qui on est, ça oui, je trouve ça un peu fort.

**ET CHANTER EN ANGLAIS À LA FÊTE NATIONALE, QU'EN PENSEZ-VOUS ?**

Il y a des choses qui m'indignent bien plus que ça, je ne suis pas cette sorte de souverainiste. J'écoute des artistes qui chantent en anglais. On peut être souverainiste et ouvert.

**QU'EST-CE QUE LE GOUVERNEMENT POURRAIT FAIRE DE PLUS POUR SOUTENIR LA CULTURE ?**

Nous sommes dans un contexte difficile, l'essentiel est que le gouvernement ne se retire pas davantage. Il y a quoi ? 1 % du budget qui est consacré à la culture ? Préservons le peu qu'on a. Au-delà de l'argent, ce qui me frappe au niveau du Québec, c'est que bien des gens au gouvernement et dans la société considèrent la culture comme un luxe, du superflu, ce dont on s'occupe après les « vraies affaires ». Cette idée de la culture est fausse. Il s'agit d'une idée plus répandue ici qu'ailleurs.

En Espagne, les finances sont difficiles, mais des sommes faramineuses sont investies dans les rénovations des musées et il n'y a personne dans les tribunes publiques pour s'écrier au scandale. Là-bas, la culture est vue comme un patrimoine national qui appartient à tous.

Ici, c'est plutôt une culture de chambre de commerce et la comparaison avec d'autres sociétés ne nous est pas favorable.

**COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS CETTE DIFFÉRENCE ?**

Notre jeunesse en tant que peuple.

**ON SE CROIT PATRIOTE, MAIS ON LE PROUVE DE PEU DE FAÇONS.**

Il y a des comportements paradoxaux chez les Québécois. Si on aime tant notre langue, pourquoi la massacrer autant ? Pourquoi un humoriste se sent-il obligé de mal parler pour faire rire ?

**PARCE QU'ON DIRAIT, QU'EFFECTIVEMENT, C'EST CE QUI FAIT RIRE...**

C'est dommage.

**EN TERMINANT, AVEZ-VOUS DES CONSEILS À DONNER AUX ÉTUDIANTS EN COMMUNICATION ?**

Je ne suis pas un donneur de leçons, pas un de ces sages qui, du haut de la montagne, regarde les générations futures. Ils feront bien ce qu'ils voudront à leur manière et ils le feront très bien.

# LA FOIS OÙ YOLO A FRENCHÉ CARPE DIEM

Béatrice LECLERC

**LE CULTE, UNE AFFAIRE DE CULTURE. LA CULTURE, UNE AFFAIRE DE LANGAGE. CE N'EST PAS COMPLIQUÉ, LA CULTURE D'UNE SOCIÉTÉ, D'UNE GÉNÉRATION, SE BÂTIT AUTOUR D'UN LANGAGE COMMUN, LEQUEL EST INFLUENCÉ PAR LA CULTURE. C'EST UN OUTIL, UNE TRACE, EN CONSTANTE ÉVOLUTION. ÉLÉMENT CENTRAL POUR QU'ON SE COMPRENNE. QUI EST FAÇONNÉ, QUI FAÇONNE. ÇA RELÈVE PRESQUE DE L'OSMOSE ET DE LA DIFFUSION. OU PAS.**

\* QUI EST JACQUES DERRIDA ?

Jacques Derrida, philosophe français d'origine Algérienne, auteur compliqué, critiqué en France, adoré aux États-Unis. Pendant son adolescence, il rêve de devenir joueur de football, mais lit Rousseau, Nietzsche et Camus. Son terrain de jeu, c'était les couples d'oppositions: autant les traditionnels « féminin/masculin » que les « raison/folie », « parole/écriture ». Il a travaillé sur plusieurs concepts, donc la différence, oui, avec un a. C'est que la différence est un ensemble qui inclut toutes les différences et que les différences sont des réseaux d'oppositions entre le mot et ce qu'il n'est pas. Il est parce qu'il n'est pas ce qu'il n'est pas. L'arbre est dans ses feuilles marilon-marilé. Chaque chose est donc dans la négation, dans la différence, et la différence, c'est « le mouvement de jeu qui " produit "[...] ces différences. » (p.12, *L'Écriture et la différence*, Jacques Derrida)

Pendant que la moitié de l'Afrique meurt de l'Ebola, que des gens pognent le cancer, moi j'écris un article sur le langage. Le sens est dans le non-sens. C'est ce que le philosophe français **Jacques Derrida**\* dirait du langage. Qu'un mot existe pour le différencier de son opposé. Donc, que son sens n'est que dans ce qu'il n'est pas. Opposition de concepts complémentaires. Concepts binaires. La présence n'existe que parce qu'elle n'est pas l'absence. Rien n'a de sens. Ce n'est pas compliqué. C'est fascinant. Tout réfère à l'opposé de ce qu'il n'est pas. Rien n'est positif. Allô déprime, allô double négation. Tout s'inscrit dans un jeu de différences. Même chose avec l'écriture qui n'est pas parole. D'ailleurs, le son qu'on attribue aux lettres et à leur agencement est culturellement et arbitrairement imposé. Le sens qu'on attribue au son des mots, c'est une affaire de culture.

Des cultures différentes créent leur propre langage, à ne pas confondre avec langue, grâce à leurs besoins, leur environnement. À l'origine, un inuk ne connaissait pas le mot frigidaire, y'en avait pas besoin, pas du mot et encore moins de l'objet. Ici, parce que y'a quatre saisons et six mois d'hiver, on est content quand il fait chaud. Tellement que quand on reçoit une bonne nouvelle on dit: « Ça me réchauffe le cœur. » En Tunisie, où il y a quatre saisons et douze mois de vraiment chaud, la même bonne nouvelle ne réchauffera pas le cœur des Tunisiens. Y'en ont assez de la chaleur, pas question qu'elle s'infilte dans les expressions. Là-bas, une bonne nouvelle elle « chills my breast ».

Bin qu'in. L'environnement qui influence le langage d'une culture. Même signification. Même bonne nouvelle. Mots différents. Le sens n'est pas dans les mots eux-mêmes. Même chose pour le prophète dans son pays. C'est une grande tradition religieuse qui a légué le prophète nul dans son pays alors qu'au Maroc, c'est « le flutiste du village ne nous impressionne plus. » Un peu plus exotique. Pas certaine que « le violoneux du village est passé de mode » aurait eu le même impact ici au Québec que « nul n'est prophète dans son pays. » Ça sent presque le banc de neige et le crin de cheval comme expression. Moins noble que le prophète.

Les cultures créent des langages qui leur sont propres. Et un langage en dit long sur l'identité de la culture. #tbh, #tgif, #tbt, bienvenue dans le langage de la culture numérique, de l'instantané. Nouvelle culture, nouveaux signes, brefs, courts, en opposition aux mots longs qui n'ont plus leur place dans l'ère du *right now* maintenant. #ToBeHonest, #ThanksGodIt'sFriday, #ThrowbackThursday? Trop long. Les *hashtags*, traces d'une culture du regroupement, du social, de l'identification, du mouvement collectif. On est grégaire sur les Internets. En tant que collectivité, on s'invente un nouveau langage, on utilise un dièse, des abréviations, pour se tenir ensemble, mais à distance. On les emploie pour dire autre chose que ce qu'ils sont vraiment. Genre que *Yolo* ça veut dire carpe diem. Même sens, autres mots, autre tatouage sur la cheville. Leur sens est dans le non-sens; celui qui est absent du signe, du caractère. #.

Le sens est dans le non-sens. Ça me fascine. Des théoriciens ont réfléchi à la question. Des poètes ont joué avec des mots pour créer des figures de style. Et on peut relier les deux. L'antithèse, mettons qu'on s'en parle deux secondes – et pas juste parce que c'est le thème du magazine – c'est déroutant. Jacques Derrida ne serait pas content. L'antithèse c'est comme un *french* de deux personnes qui ne s'aiment pas. J'entends Van Gogh et son clair-obscur rire dans sa barbe. On oppose deux termes pour mettre en lumière le sens qui les relie et créer un sens par l'absence du non-sens puisque les deux termes renvoient à l'autre. *Wait, what?*

Le langage est partout. Cinématographique. Informatique. Linguistique. Mathématique. Ce qui est fantastique dans tout ça, c'est que nous avons le plein contrôle dessus, le plein contrôle de son évolution lorsque l'on en comprend son fonctionnement, mais que le comprendre n'est pas un prérequis pour l'utiliser. Le sens est dans le non-sens.

# J'AIME MÊME PAS ÇA TOKIO HOTEL

Justine DE L'ÉGLISE

**CETTE TIRADE SE VEUT L'ODYSSEE D'UNE LUBIE QUI S'EST INSIDIEUSEMENT TRANSFORMÉE EN OBSESSION MALSAINE. VOICI COMMENT DÉTESTER TOKIO HOTEL A FINI PAR M'EMPÊCHER DE MENER TRANQUILLEMENT MA VIE AU CARREFOUR LAVAL COMME TOUTE BONNE ADOLESCENTE DE MON ÂGE.**

2007. J'errais sans but sur YouTube quand je suis soudainement tombée sur un fan vidéo saugrenue mettant en vedette une espèce de gothique qui ressemblait à un croisement de Michael Jackson et d'Ellie dans Degrassi. bercée par *Eternal Flame* des Atomic Kitten,

*Close your eyes. Give me your hand, darling*

j'ai assisté à un montage plutôt bancal composé d'effets de brillant, de transitions Windows Movie Maker (tsé comme dans Pee-Wee 3D) et d'une surabondance de scènes d'un talk-show malhabilement ralenties où *Michael-Jackson-Fille* interagissait avec un petit *gangsta shit* de 14 ans avec des *dreads*. *What the fuck*, que je me dis.

C'est qui elle pour que le monde fasse des vidéos de même, coudonc? C'est là que ça me frappe. Eille, c'pas une fille pentoute, son nom c'est Bill Kaulitz.

*Do you feel my heart beating, do you understand?*

Je fais mes recherches. L'autre dans la vidéo, le *blood*, c'est Tom. Kaulitz. Des jumeaux. Pis y'ont un band de pop-rock-alternatif-emo-allemand qui s'adresse aux ados prépubères. Non. Non. NON. Le gouffre abyssal de la

moquerie sauvage s'est étendu à perte de vue devant mon esprit facétieux.

*Am I only dreaming? Is this burning an eternal flame?*

J'ai fait ce que toute personne sensée aurait fait à ce moment-là : j'ai passé les Internets au peigne fin des jours entiers pour remplir ma besace mentale de matière à railleries. Il faut dire que Tokio Hotel m'a rendu la tâche très facile. Le pire étant quand ils ont dû procéder au recalibrage de la totalité de leur répertoire parce que Bill commençait à muer. Bref, les quatre membres, je les connais mieux que 99% des fans les plus endurcis. Je suis le 1%.

*I watch you when you are sleeping. You belong with me.*

À un certain point j'ai même fait l'achat d'un énorme magazine de mode parce que c'était écrit qu'il contenait « La deuxième partie du poster géant de Bill Kaulitz ». J'ai déboursé un montant dans les



deux chiffres pour faire cette acquisition magistrale. J'ai glorieusement affiché la paire de jambes grandeur nature de Bill Kaultiz (sic) dans mon boudoir. «Kaultiz?! Eille! C'est

Kaultiz!» Oui. Il y avait une faute dans son nom. Mes yeux d'experte l'ont tout de suite décelée. Une paire de jambes avec une faute. La seule affiche que j'ai aimée plus que celle-là, c'est le laminé sépia de six pieds de haut de la face de Sylvain Cossette qui trône présentement dans mon bureau. Mais elle n'a quand même pas le charme absurde d'une paire de jambes avec une faute.

À partir de ce moment, l'obsession a dégénéré. Tokio Hotel occupait mes fonds d'écran, j'écoutais en boucle leurs chansons – enregistrées dans mon iPod sous un faux nom de band pour que personne ne questionne jamais la présence d'une telle médiocrité dans ma *playlist* – je les dessinais dans mes cahiers, je pense même avoir rêvé à eux quelques fois.

2008. L'obsession a atteint son paroxysme quand la nouvelle m'a heurtée de plein fouet comme on heurte les conventions sociales en demeurant immobile à la gauche d'un escalator. Tokio Hotel venait en spectacle à Montréal.

*I believe, it's meant to be, darling.*

J'ai soudoyé la carte de crédit de mon père pour prendre le Stade Uniprix d'assaut. Le matin du 19 mai, je me suis déguisée avec les réminiscences de ma phase Avril Lavigne, composant ainsi une habile couverture pour mon hérésie.

Alors que j'usais de mon agilité légendaire pour dépasser les fans en furie compactés devant le stage, ils sont entrés. Mon cœur s'est arrêté, j'étais bouche bée, je ne respirais plus sauf le nécessaire pour m'époumoner sur les mots: «ILS EXISTENT». C'est ce que j'ai crié à répétition, hilare, au milieu d'une foule hystérique.

Les figures de proue de ma satire étaient chair et os. C'était irréel. J'étais transportée – à cause de la surprise, pas du spectacle somme toute assez pitoyable : une scène noire et quelques éclairages de couleur dignes d'un auditorium d'école secondaire. Au bout de trente

minutes, mon incrédulité m'avait éreintée. J'ai gâché ma couverture en criant «ON S'EN VA TU?» à mon amie. Une fan m'a toisée d'un long regard assassin, j'aurais cru qu'elle allait me sauter à la gorge.

Rentrée à la maison, les yeux rivés au plafond, j'ai longuement médité. Au final, j'ai passé des heures incalculables à rire d'un band pour qui finalement j'étais en train de développer un faible contre mon gré.

*And I don't wanna lose this feeling – Oh!*

Toute cette impertinente épopée me rappelle mon ex, qui lui a passé des mois à profiter de chaque prétexte anodin pour se moquer d'une fille un peu niaise, pour qui il m'a laissée à la première occasion. Comme quoi devant le regard des autres, mais aussi devant le sien, il est parfois plus commode de tourner au ridicule les choses qu'on aime. C'est moins compromettant. En tous cas, Tokio Hotel fait un come-back après quatre ans et demandez-moi pas pourquoi tous mes travaux sont en retard.



# ÈRE DES COMMUNICATIONS, AH OUI?

Béatrice ST-CYR-LEROUX

RÉCEMMENT, JE DÎNAIS AVEC UNE AMIE QUE JE N'AVAIS PAS VUE DEPUIS BELLE LURETTE. LA CONVERSATION ÉTAIT ANIMÉE, ENJOUÉE, BON ENFANT. ON REVI-VAIT L'ÉTÉ DANS CE PETIT CAFÉ QUI ÉTAIT DÉJÀ AUX PRISES AVEC LA FRAÎCHEUR DE L'AUTOMNE.

Entre deux bouchées de gâteau au citron, l'événement le plus banal, insignifiant et quotidien est survenu: un tintement, un bruissement, une note s'est fait entendre. C'était le bruit léger, mais vindicatif d'un texto qui rentre à bon port. La seconde suivante, mon interlocutrice tenait dans ses mains un illustre et scintillant iPhone qu'elle avait dégainé avec une célérité qui aurait fait déglutir Lucky Luke.

Immédiatement, le sempiternel faciès de la fille qui lit un texto apparaît devant moi: un vague sourire reflétant une absence cérébrale des plus absolues.

D'un coup, je n'étais que tapisserie.

Alors qu'elle était complètement obnubilée par le « lol XD » de son compagnon virtuel, moi je répétais avec enthousiasme: « Pis, c'était comment le Pérou? Pis, ton voyage? Allô? » Le néant. Le vide intersidéral. Des neurones en apoptose.

Je parlais à un 2 par 4 avec des cheveux soyeux.

Je lui aurais demandé si elle repassait ses bananes avant de les manger que j'aurais eu droit à la même paralysie intellectuelle. Faut la comprendre. Elle avait le choix entre la conversation triviale, insipide et mièvre convoyée par la sainte bébelle métallique ou bien celle avec la pauvre imbécile de chair et d'os qui n'est même pas capable d'imiter *Pusheen*, le chat qui mange un beigne, les moustaches frémissantes.



Est-ce normal d'accorder plus d'importance aux cyberrelations qu'à celles au pouls bien existant?

Dans un monde où ne pas connaître Tinder est incongru et marginal, il n'est pas étonnant de voir les gens se cramponner à leur téléphone à l'instar d'un poisson ventouse sur une vitre d'aquarium. Au lieu d'être comme autrefois un outil de communication, le cellulaire

devenit progressivement la communication en soi. Pour rencontrer quelqu'un : on *scroll*. Pour prendre des nouvelles : on pitonne. Pour régler des conflits : on appuie sur *enter*. Voilà. Plus besoin de contacts humains, des doigts furtifs et expérimentés suffisent à satisfaire les besoins interpersonnels.



Les appareils technologiques agissent dorénavant comme intermédiaires dans les relations humaines, ils diluent la pureté des rapports de façon à créer des liens déficients et partiels.

Maintenant, c'est bouche à écran et doigt à clavier.

La technologie communicationnelle a d'ailleurs récemment atteint des niveaux ahurissants de connexion désaxée grâce à la *télédildonique*. Télé dans le sens de « à distance » et dildo, dans le sens de...dildo. Donc, maintenant c'est possible d'avoir des cyber-relations sexuelles à l'aide de son téléphone intelligent, d'une application et d'un jouet sexuel connecté en Bluetooth. D'une risibilité et d'une tristesse sans nom, ces innovations mécanisent et dénaturent les rapports humains. Qu'en est-il du peau à peau ? Du bouche à oreille ?

Disons que nous sommes loin du *fin'amor*.

Le domaine des arts et du divertissement accorde de plus en plus d'espace à ce phénomène de surabondance technologique. Le film *Her* de Spike Jonze en est l'exemple le plus éloquent. Il met en scène un homme qui tombe amoureux d'un système d'exploitation doté d'une intelligence artificielle. Ce film, d'une lucidité saisissante, prend forme dans les années 2025, mais n'est pas pour autant un film d'anticipation. Il s'agit plutôt d'une extrapolation déplorativement sensée de ce qui gangrène

notre société actuelle d'hyperactivité médiatique. Serons-nous cette foule d'individus marchant d'un même pas, mais où l'oreillette crée une schizophrénie communicationnelle ?

Les cyber-relations sont monnaie courante et modifient les rapports avec le réel. Quand une personne débute une relation avec un autre individu via les innombrables médias sociaux, seule une parcelle de l'être humain est affichée. Cette fraction, qui a été choisie avec minutie par l'interlocuteur, n'offre pas un portrait global. Le langage corporel, les émotions faciales et l'instantanéité propres au face à face sont remplacés par des discours laconiques, des émoticônes puérils et une spontanéité asynchrone.

Bref, les rapports humains deviennent simples, simplifiés, simplets ?

Quand j'ai finalement eu l'attention de ma copine branchée et pourtant si déconnectée, elle m'a répondu : « Attends un peu ! Je ne peux pas faire deux choses en même temps. » Soupir. Pourquoi fallait-il que la dimension virtuelle domine de façon si hégémonique la réalité créatrice de cette dernière ?

Et moi qui ai presque eu l'ombre d'un espoir que je serais la chose qui primerait.

**1 - O IPHONE.**

# LA BALLADE DES GENS HEUREUX

Laurence GAGNON

« HEY LAURENCE, MON AMIE M'A CONTACTÉE: L'ÉQUIPE D'ALLUME-MOI A BESOIN DE 2-3 JOLIES FILLES « RUSH » POUR L'ENREGISTREMENT D'AUJOURD'HUI. TU PEUX ÉTEINDRE TA LUMIÈRE TOUT DE SUITE, SANS MÊME QUE TON NOM SOIT DIT, MAIS TU PEUX EMBARQUER AUSSI SI LE GARS EST *CUTE*. LES PRODUCTEURS SONT DANS LA MERDE, ÇA TE TENTE? »

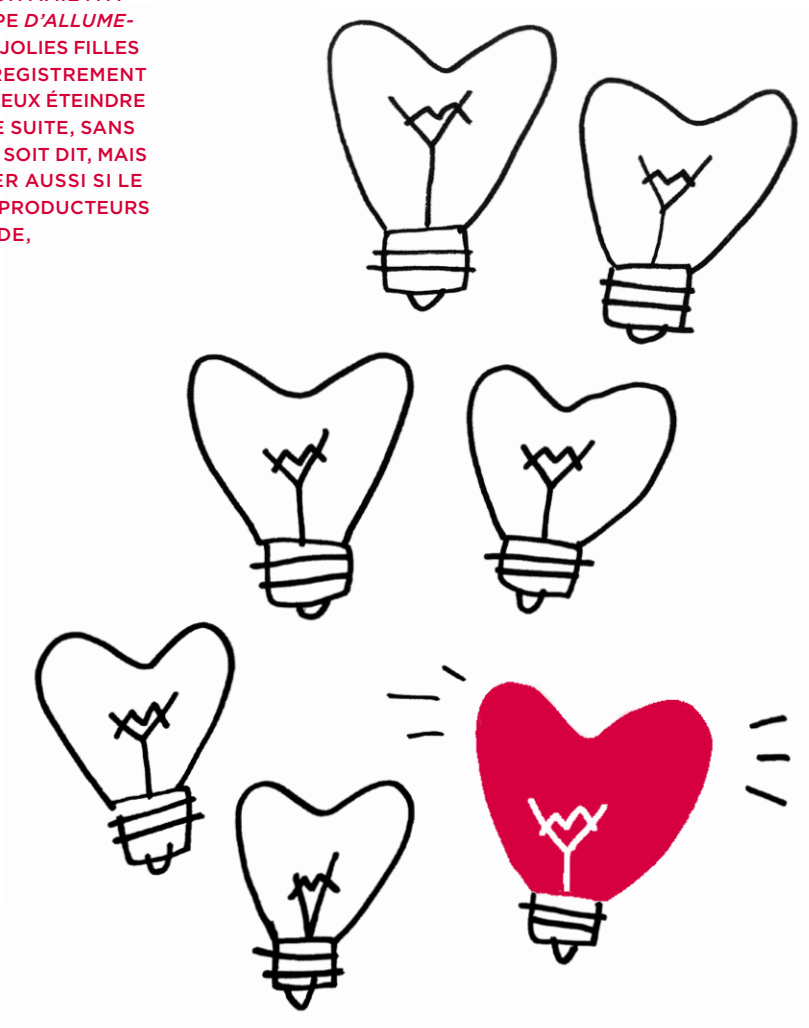


Illustration - Anabel Jolin-Roy

C'est le texto que j'ai reçu un dimanche matin, 11 h am. À peine réveillée, j'ai dû relire le message pour être sûre d'avoir compris. La première chose qui m'est venue en tête a été : « Non, fuck off, je ne fais pas ça ». Je me suis regardé de haut en bas, pas démaquillée de la veille, environ le *look* d'un beau déchet.

Participer à un show de télé-réalité est bien la dernière chose que je pensais faire dans ma vie. Surtout *Allume-moi*, un show basé sur une attirance instantanée, commentée en trois étapes et entrecoupée de publicités de Nescafé. Mais j'aimais bien regarder l'émission, je l'avoue ; c'est un de mes côtés québécois. C'est divertissant, c'est drôle, et on finit par s'attacher aux filles.

C'est alors que le film *Yes Man* avec Jim Carey m'est revenu en tête. Pour faire court, le personnage joué par Jim décide de vivre selon la philosophie du « oui », soit de ne jamais dire non à rien. Ça peut sembler simple, mais à l'époque, ça m'avait fait réfléchir (malgré que le film n'était pas très bon). C'est vrai au fond, qu'on s'empêche de vivre de nouvelles aventures avec un simple mot. On a peur, on aime le confort, on veut vivre, mais pas trop.

Bref, deux heures plus tard, j'étais en direction du studio d'enregistrement, mes talons hauts dans mon sac, prête à faire la *pitoune* pour dépanner. Le gars qui est venu me

chercher m'a dit « T'es loin de ressembler aux filles qui font l'émission normalement ». Effectivement, mes joggings et ma toque ne devaient pas aider. Si j'avais fait les auditions pour vrai, pas sûre que j'aurais été jugée assez *girly-gym-lipstickalishous* pour être une des 30 candidates.

Avant d'enregistrer l'émission, moi et les 29 autres filles on a eu droit à une heure pour souper. J'ai eu l'occasion de jaser et mon univers a chaviré le temps d'un instant.

Comme mentionné plus haut, j'avais écouté la première saison d'*Allume-moi*, en vraie fille du 450 que je suis. J'avais regardé les candidates expliquer pourquoi « les gars manuels, c'est hot », mais « les gars qui donnent des fleurs », c'est québécois.

Contrairement à plusieurs idées préconçues que j'avais, j'ai découvert différentes choses sur les participantes en leur jasant :

- Les candidates, c'est :  
1/3 de Montréal, 1/3 du 450,  
1/3 de la région
- Elles sont super gentilles  
(très très très même)
- Elles sont super jolies  
(même sans maquillage)

Et à mon grand étonnement :

Elles cherchent l'amour pour vrai. Dans un show de télé. Pour vrai.

Pour une relation sérieuse. Pour vrai. Moi qui rêve d'un gentleman-bohème-barbu rencontré dans une galerie d'art, on est loin du compte. Mais c'est quoi la place idéale pour rencontrer un gars au fond ?

Bref, l'enregistrement a donc commencé. On a descendu les escaliers de la mort en talons (et j'ai eu peur), fait semblant d'avoir beaucoup trop de *fun*, fait semblant d'applaudir 198 729 387 fois, et fait semblant de rire toutes en même temps encore plus de fois. Mais vous savez quoi ? Il y a plein de moments où nos rires étaient vrais et où nos sourires étaient de ceux qui naissent au fond du cœur.

Sans vendre le *punch* : ma lumière s'est rapidement éteinte pour les trois candidats. Les mâles étaient plus ou moins l'antithèse de mes rêves. J'aime croire que je suis plus « humainement sélective », mais mes raisons sont probablement autant superficielles que celles des autres filles de la terre, à ma façon. On dirait qu'il n'y a jamais rien de gris quand tu évalues quelqu'un : c'est blanc ou noir, *hot* ou pas, oui ou non. L'attirance ça ne suit pas de règles, ça ne possède pas de barrières et ça ne souhaite pas démocratiquement plaire à tous : un peu comme l'art faut croire. Conclusion suite au *show* : j'suis encore plus découragée par la vie qu'avant.

Je me suis couchée, j'ai éteint ma lumière.

# PAS LE TEMPS

Julia ROY-TOUCHETTE

QUAND EST-CE QUE « KOI D'9 ? »  
A REMPLACÉ « QUE SE PASSE-T-IL  
DANS TA VIE ? » QUAND EST-CE  
QUE LA LECTURE DE *TWEETS*  
A-T-ELLE REMPLACÉ LA LECTURE  
DE JOURNAUX ? NOUS AVONS  
TOUJOURS EU 24 HEURES DANS  
UNE JOURNÉE, DEPUIS QUAND  
EST-CE DEVENU SI INSUFFISANT  
QUE LES COMPAGNIES DE TÉLÉ-  
PHONIE MOBILE PRIVILÉGIENT  
MAINTENANT LES FORFAITS  
À *TEXTOS* ILLIMITÉS PLUTÔT  
QUE CEUX AVEC PLUS DE  
MINUTES D'APPEL ?

018

Dans un monde numérique où la culture se consomme à coup de *hashtags* et de *likes*,

Non, je ne suis pas un dinosaure. Je sais bien que la rapidité et l'instantanéité amé- nous considérons la propension qu'ont les réalisateurs hollywoodiens à découper etupe si une majorité de personnes n'est pas devenue blasée.

Nous voulons toujours plus de stimulus, nous en voulons toujours plus pour notre du produit final. Une pièce de théâtre ne peut arriver à provoquer la même réflexion

Combien de personnes s'arrêtent, encore aujourd'hui, pour lire un livre ? Un livre d'un poème ? Pourquoi se casser la tête quand nous pouvons tout simplement être consommées. Si nous ne fournissons pas un brin d'effort, nous passons sans doté

C'est la lenteur, le temps que nous passons sur l'œuvre qui lui donne tout son sens. phrase surfaite « le temps, c'est de l'argent ». La lenteur est devenue synonyme de débit *super-méga-quadruple* haute vitesse. Mais si cette guerre détruisait l'essentiel ?

Quand est-ce la dernière fois que vous avez lu un article de journal dans son intégralité ?

Prendre le temps. Prendre le temps, c'est s'assurer que nous avons toute l'information opinion. L'instantanéité est le produit d'une culture de masse dans laquelle nous tout, tout de suite, la lenteur est devenue l'antithèse, celle que nous aimons réfuter

à idoyer pour la lenteur. Une réappropriation de la qualité sur la quantité.

encoup notre qualité de vie, et ce, de toutes sortes de manières différentes (merci à l'inventeur du lave-vaisselle). Mais quand  
eurs films pour s'assurer de garder l'attention du spectateur pendant les deux heures que dure le film, nous nous demandons

cette tendance en vient à nous faire oublier l'importance du processus. En culture, le processus créatif est une partie cruciale  
qu'elle le fait en 90 minutes.

se déroule sur plus de 140 caractères. Où est passé l'effort? Où est passé le moment où nous démystifions le sens profond  
on poème l'homme agonique Miron»? Il ne faut pas perdre de vue que les œuvres culturelles demandent des efforts pour  
à message. Nous en perdons la qualité de l'œuvre.

ausatisfaction est directement proportionnelle à la quantité de travail investi. Trop souvent, on nous remâche la même  
de, d'incapacité. Les fournisseurs d'accès internet se livrent une guerre sans merci pour hameçonner les clients avec leur

plet. Pas seulement le titre, l'exergue ou la légende de l'image.

Prendre le temps, c'est bien comprendre un enjeu pour pouvoir se prononcer sur le sujet, pour pouvoir former sa propre  
ualité, la singularité, l'originalité. Prendre le temps, c'est fondamental, mais c'est souvent trop long. Dans notre monde du  
ner bonne conscience.

# RONGÉ

Émile MERCILLE BRUNELLE

IL  
OUVRE  
LES YEUX. IL  
EST ASSIS SUR  
UN BANC DANS CE  
QUI SEMBLE ÊTRE UN  
PARC. DEVANT LUI  
SE DRESSE UN PETIT  
LAC. IL CONTEMPL  
SA CLARTÉ LUMINEUSE  
EN ÉCOUTANT LES  
OISEAUX CHANTER. LE  
CLIMAT CANICULAIRE  
LAISSE UNE AGRÉABLE  
IMPRESSION D'ENVOÛ-  
TEMENT PARSEMÉE  
PAR LES PETITS COU-  
RANTS D'AIR FRAIS  
DES PLUS BELLES  
JOURNÉES DU  
MOIS DE JUIL-  
LET.

Il y a des canards qui pataugent dans le petit lac, à moins de deux mètres devant lui. Avant même de la voir, il sent sa présence. Il entend un briquet s'allumer et se retourne. Une jeune fille à la peau blanche, aux cheveux rouges, avec des mèches roses, le regarde avec un sourire séducteur. Des yeux émeraude, un rouge à lèvres grossier, un chandail en velours noir. Ses yeux se plissent quand elle lui sourit, un sourire ténébreux et des pupilles qui sondent votre âme et dominent vos instincts en s'emparant de vos désirs avec intransigeance. Une once de malice les traverse à la dérobée et il regrette immédiatement l'envolement précipité de cet éclat de beauté. Elle reste plantée là devant lui et elle ne dit rien. Elle ne fait que sourire, prendre des *puffs* de sa cigarette et recracher la fumée vers le haut. Elle est un peu dodue, mais les dimensions de son corps lui confèrent une coquinerie qui ne lui aurait pas mieux valu autrement, qu'il pense. Le parfum de sa vulgarité s'impose sauvagement

en lui pénétrant dans les narines et son décolleté laisse entrevoir une fente sexuellement irrésistible. Cette nana a assurément brisé plusieurs cœurs de jeunes hommes rongés par sa beauté avant lui, qu'il se dit. Il en est conscient, mais il s'en fout éperdument. Il fonce tête première dans la quête du plaisir éphémère. Il se rapproche d'elle et sent son buste contre sa poitrine, tâte ses seins et l'embrasse dans le cou en s'enivrant de son odeur corporelle. Elle rit comme une effrontée. Tandis qu'il se perd dans ses fantasmes en la caressant, elle lui souffle deux petits mots qui marqueront à jamais sa conscience, et qui, dans ses moments de solitude les plus intenses, ne cesseront d'imposer leur image de béatitude. « Texte-moi », qu'elle a dit. Et c'était tout, elle a disparu. Il ouvre les yeux.

## LA DATE

Je suis avec elle.  
On entre dans  
le bar le plus  
miteux d'un

quartier miteux d'une ville miteuse. On va rejoindre sa bande d'amis miteux. J'hésite à les saluer et me dirige plutôt directement au bar pour me commander une bière. Je tourne la tête et regarde son beau visage avec ses cheveux rouges et j'ai immédiatement une érection. Elle s'esclaffe avec ses copines et se dirige vers les toilettes. Je regarde son beau cul, puis je prends une bonne rasade de bière.

On sort du bar et on se dirige vers ma voiture. J'ai conduit en état d'ébriété, mais on est arrivé sans problème chez moi. Je lui demande de m'attendre dans le sous-sol et je vais chercher des bières dans le garage. Je mets le premier film d'horreur dans mon Xbox et on se colle sur mon divan.

Cela fait près de quatre heures que l'on regarde la télévision. Cela fait près de quatre heures que je suis bandé et

qu'elle me  
caresse doucement  
l'intérieur de la cuisse  
avec sa main. Je ne savais  
pas qu'une érection pouvait  
tenir aussi longtemps. Chaque  
fois qu'elle remonte la main sur  
ma jambe, elle frôle mes testicules  
et ma queue. Chaque fois, j'espère  
avidement qu'elle me caresse les  
parties génitales, mais elle ne fait  
rien. C'est l'horreur absolue, cette  
longue attente. Mon cœur bat fort  
et elle a la tête couchée dessus. Le  
deuxième film s'achève finalement  
et je l'embrasse. Elle embrasse vrai-  
ment bien. Je m'imagine m'engloutir  
au complet dans sa bouche tellement  
j'aime l'embrasser. On se mord dou-  
cement les lèvres.

Puis elle se met dos à moi, s'étend  
sur le ventre et relève sa jupe sans  
dire un mot. J'ai l'impression qu'elle  
me donne son corps comme une  
offrande et je suis gagné par des  
nausées, mais je continue à jouer  
mon rôle et je la pénètre par-der-  
rière. Mon cœur continue de battre  
violemment alors que j'accélère le  
rythme des poussées. Elle com-  
mence à gémir et moi je commence  
à avoir le putain de trac. Mon  
érection se fatigue et je n'ai aucun  
contrôle sur elle. On change de  
position et elle se couche sur  
le dos. Elle me mord la peau  
du cou et je fais pareil sur  
elle. Puis, elle m'ordonne  
de l'étrangler

pendant  
qu'on baise. Je suis  
stupéfait et passe près  
d'éclater de rire pour me  
débarrasser de l'insoutenable  
tension. Mais je me retiens avec  
succès et lui obéis pour lui faire  
plaisir. Je continue le va-et-vient  
jusqu'au bord de l'épuisement, mes  
mains entourant sa douce gorge. J'ai  
pensé faire comme ma première fois  
et simuler l'orgasme pour mettre un  
terme à cette absurdité. Ma queue  
s'est finalement ramollie et je suis  
resté étendu sur elle pendant les  
15 prochaines minutes, honteux.  
Elle me jouait doucement dans  
les cheveux et j'ai fermé les  
yeux. Ma chemise était  
complètement mouil-  
lée. Je tremblais  
comme une feuille  
et elle trouvait ça drôle.  
J'ai néanmoins rassemblé  
le peu de forces qu'il me restait  
et je l'ai ramenée chez elle avec  
ma voiture.

Quand je suis revenu chez moi,  
j'ai pris mon ordinateur portable  
et je me suis installé aux toilettes  
pour chier. J'ai déposé l'ordi sur  
le meuble juste à côté et je suis  
allé sur un site de cul. J'ai choisi  
une vidéo avec elle et ses che-  
veux rouges et j'ai commencé à  
me masturber en la regardant  
se faire baiser sauvagement.  
Puis après avoir joui, j'ai  
finalement réussi à chier.

# VALSE BERLINOISE

Mahaut FAUQUET

**BERLIN, 6 JUILLET, 3 H 02 DU MATIN. LA FILE S'ÉTEND EN ZIG-ZAG JUSQU'À PLUSIEURS MÈTRES DU PORTAIL D'ENTRÉE. AU-DESSUS, SUR UNE GRANDE ENSEIGNE EN FER ROUILLÉ, ON PEUT LIRE «SISYPHOS», LE NOM DE CE CLUB PRISÉ DE LA CAPITALE ALLEMANDE. LA MUSIQUE ÉTOUFFÉE PARVIENT À NOS OREILLES: PAS ASSEZ POUR DANSER, MAIS JUSTE CE QU'IL FAUT POUR NOUS DONNER UNE FURIEUSE ENVIE D'Y ÊTRE.**

J'ai longtemps entendu parler des clubs berlinois, surtout ceux de l'est. Vous savez toutes ces idées que l'on se fait des clubs *underground* mais super *hype*, défectueux, mais *trendy*, avec des tuyaux partout, des murs écorchés recouverts de tapisseries douteuses ou de têtes d'animaux. J'ai toujours rêvé d'aller dans un endroit comme ça.

**3 H 17:** la file avance doucement. Personne ne se ressemble. Il y a un mélange d'excitation nouvelle et de «blasitude», genre «j'ai trop l'habitude». La fille devant moi est vêtue d'une robe trop courte avec un imprimé *espace-et-constellation*. Son chum a des vêtements sales et des cheveux à la fois longs, rasés et tressés. Je regarde mon amie Louise avec son petit chemisier en soie blanc et ses pantalons cintrés. Moi, vacancière, j'ai des shorts en jean *loose*.

On m'avait vanté les mérites d'un autre club installé dans un immeuble qui avait été abandonné après la chute du mur. Un immeuble parmi tant d'autres, car c'est toute une partie de Berlin Est qui s'est retrouvée vidée par l'exode vers l'ouest. Bref, des gens l'ont repris, retapé (mais pas trop, il faut garder l'ambiance) et converti en un club gigantesque. Ils l'ont nommé *Zur Wilden Renate*. À l'intérieur, c'est étroit, sombre et désaffecté. Sur plusieurs étages, le club est construit en une enfilade de toutes petites pièces, avec chacune leur propre DJ et dans lesquelles s'accumule une population assoiffée de *party*, aux pupilles dilatées et à l'énergie inépuisable. Il y a aussi plusieurs petites salles inusitées: une chambre occupée au complet par un immense lit à baldaquin poussiéreux, une autre avec cinq ou six postes de télévision des années 60 sur lesquels les gens jouent à la Nintendo 64... On en trouve plein, des clubs comme

ça, à Berlin. Mais aussi des restaurants, des boutiques, des galeries... « Pauvre, mais sexy », il y a une créativité débordante qui ressort de cette partie de la ville désertée.

**3 H 34 :** encore en file, l'alcool redescend. C'est toujours comme ça quand tu *pré-drink*, t'es down comme jamais, mais le temps que t'arrives, tu perds en motivation. On est cinq, on est jeune, on est à Berlin, l'excitation remonte.

Ces clubs ont une *vibe* incroyable, vraiment unique. T'as jamais vu ça ailleurs. Les gens sont à la fois en osmose et chacun dans leur bulle. Il y a un contraste énorme entre les lieux sinistres et le côté cool. Entre la fille punk et la fan d'électro *fancy*. Il n'y a pas de *dress code*, pas de ligne à suivre. Tu fais ce que tu veux et tu croises les doigts pour espérer plaire au videur. On est ici à des milliers de kilomètres du *Café Campus* de la rue

Prince-Arthur à Montréal : pas de vulgarité, pas de *cruise* gênante, pas de musique commerciale. Berlin, c'est la décadence à l'extrême, rythmée par la meilleure électro du monde.

**3 H 46 :** il n'y a plus qu'une dizaine de personnes devant nous. Louise me raconte qu'à l'intérieur, il y a une plage de sable, une pizzeria et des terrasses superposées. Il y a aussi une salle avec une chauve-souris géante qui crache du feu. J'en ai des frissons, je veux y aller !

Aussi extraordinaires soient-ils, les clubs berlinois ont un inconvénient majeur : c'est très difficile d'y rentrer. Les videurs, ou « physionomistes », sont aussi connus que les boîtes qui les embauchent. Pour un oui ou pour un non, parce qu'ils viennent de laisser entrer telle ou telle personne, tu entres ou tu entres pas. C'est tellement une question de *mood* qu'y a rien à faire. Le gars

devant toi avait une chemise ? Toi aussi ? Tant pis ! La fille d'avant était aussi excitée qu'une puce, *man*, t'es mieux d'afficher ton air le plus blasé si tu veux passer après ça. Ou pas. C'est peut-être une question d'équilibre : ils veulent de tout. Peut-être une question de goût. C'est peut-être aussi parce que tu *fit* pas et c'est tout.

**4 H 15 :** ça fait plus d'une heure, mais ça y est ! On est tous les cinq devant le videur, un grand type avec un chapeau et une chemise noire. On a décidé de rester discrets et on a appris les noms des DJs par cœur au cas où.

Le gars ne nous regarde même pas, nous montre la porte de sortie et murmure : « Je veux des gens plus enthousiastes, au revoir et bonne soirée ».

# BAISE UT()PIQUE

Méline SOUCY

*Je me touche.  
Tu me touches.  
Il me touche.*



**ET VOUS, QUI VOUS A TOUCHÉ EN PREMIER ? AVEZ-VOUS DÉCOUVERT LES PLAISIRS DE LA SEXUALITÉ SEUL, OU BIEN ACCOMPAGNÉ DE VOTRE TENDRE MOITIÉ ? ÉTAIT-CE PAR CURIOSITÉ, DÉSIR, AMOUR OU BIEN CONTRE VOTRE GRÉ ? PEU IMPORTE VOTRE RÉPONSE À CES QUESTIONS, IL EXISTE PROBABLEMENT UNE ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE DE CETTE DERNIÈRE ET VOUS N'ÊTES PEUT-ÊTRE MÊME PAS AU COURANT.**

## AMERICAN PIE

La découverte des plaisirs charnels au cinéma peut parfois sembler utopique. Pensons aux protagonistes d'*American Pie*, qui, comme la plupart des adolescents des comédies américaines destinées à un grand public, doivent impérativement se débarrasser de leur statut de puceau avant la fin de leur secondaire. Leurs tentatives se soldent par une première fois agréable, où les deux partenaires ressortent satisfaits de leurs ébats sexuels.

Cette situation, où tous vivent la perte de leur virginité sans douleur ou déception, est irréaliste. La pudeur de la caméra renforce l'illusion d'idéal du dépucelage, qui est présenté dans le film des frères Weitz. Accompagnées de la chanson *Sway* de Bic Runga, ces scènes présentent un modèle de romance digne des plus grands fantasmes des adolescentes prépubères, fantasmes qui risquent de se terminer par un désenchantement considérable.

## JEUNE ET JOLIE

Si la chasteté et les premières fois idylliques ne correspondent pas à votre premier voyage au pays de la luxure, *American Pie* n'est certainement pas un film dans lequel vous vous identifierez.

Pour beaucoup de jeunes filles, la première fois est déplaisante, contrairement à l'idée véhiculée par de nombreux longs-métrages. *Jeune et jolie*, réalisé par François Ozon, a pour personnage principal Isabelle, qui éprouve le besoin urgent de perdre sa virginité, comme les quatre gars d'*American Pie*. Cependant, cette première expérience ne sera pas paradisiaque.

Juste avant de fêter ses dix-sept ans, l'adolescente exécute son plan, mijoté depuis un certain temps. Durant ses vacances au bord de la mer, sur la plage avec Félix, un bel Allemand, ils discutent, puis s'embrassent. Le cadrage se resserre sur eux. Changement de plan. Plongée rapprochée au-dessus de l'épaule de Félix, installé sur Isabelle. Il lui parle en allemand. Pas de sous-titres. Ce n'est pas important, le spectateur s'en fiche de ce qu'il raconte. Ce qu'il veut, c'est voir. Gros plan sur Félix qui déboutonne son pantalon et insère son sexe dans la jeune fille. Plan sur le visage perplexe d'Isabelle. Gémissements nerveux. Plaisir, aucun. Romance, inexistante.

Durant l'acte, l'adolescente détourne le visage. Elle regarde un double d'elle-même, double qui est en fait la jeune fille chaste qui rêvait d'une première relation sexuelle empreinte de passion

et d'amour. Cette dernière observe la scène, impassible et désillusionnée. Elle disparaît du cadre, dès que Félix a satisfait son besoin de se vider les testicules. L'expérience charnelle décevante signe le début de la recherche de plaisir d'Isabelle par une voie inattendue. La prostitution est donc la réponse de la jeune et jolie fille, à l'indifférence des hommes par rapport au plaisir féminin, lors des relations sexuelles.

En faisant le choix d'explorer sa sexualité en vendant ses services, elle perpétue le sentiment d'objectification qu'elle a subit avec Félix, tout en recherchant une relation où l'on se soucierait de son bien-être au lit. Georges, un homme âgé et marié, répond à ce besoin de tendresse, jusqu'à ce qu'il meurt pendant une relation sexuelle avec Isabelle, ce qui la dissuade de poursuivre son entreprise.

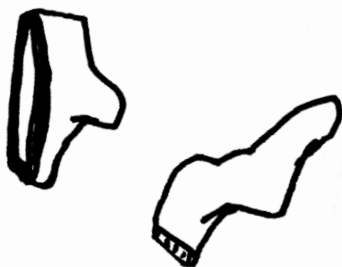
**LA DÉCEPTION, LORS DE LA DÉCOUVERTE DE NOTRE SEXUALITÉ, EST UNE RÉALITÉ QUI FRAPPE BEAUCOUP DE GENS.**

**NYMPHOMANIAC**

« If I asked you to take my virginity, would that be a problem? », demande le plus sérieusement du monde Joe, le personnage principal de *Nymphomaniac*, à Jérôme, une de ses connaissances. Malgré sa volonté et son assurance apparente, la caméra à l'épaule nous indique la nervosité éprouvée par la jeune fille. Un saut dans l'axe, lors du retrait de leurs sous-vêtements, souligne la dualité des émotions qu'elle ressent. Trois pénétrations vaginales et cinq pénétrations anales plus tard, l'hymen de Joe est chose du passé.

Aucune considération pour le plaisir sexuel féminin ici non plus. Joe se compare même à un sac de patates que l'on retourne, lorsqu'il la positionne pour la sodomie. La scène est découpée de façon mécanique. Lars von Trier, réalisateur du long-métrage, va même jusqu'à superposer l'addition « 3+5 » à l'image, ce qui réduit le rapport à un simple phénomène bestial. Il ne faudra toutefois pas beaucoup de temps à l'adolescente nymphomane pour rectifier le tir en appréciant totalement sa sexualité auprès d'innombrables amants.

Utopie idyllique, désillusion funeste, les premiers rapports sexuels marquent un épanouissement personnel et essentiel à la maturité physique. Peu importe l'identité de la première personne qui vous a touché, celle qui sera la plus apte à satisfaire vos envies de luxure, ce sera toujours vous. Aimez-vous, touchez-vous.



LE CULTE

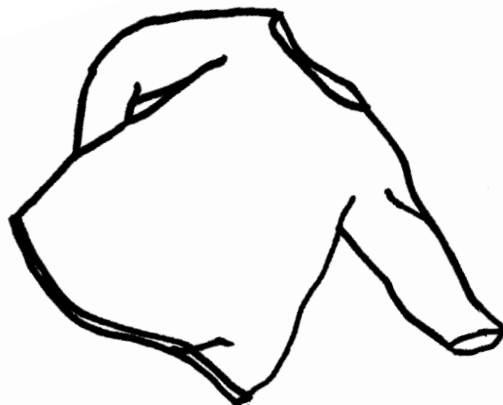
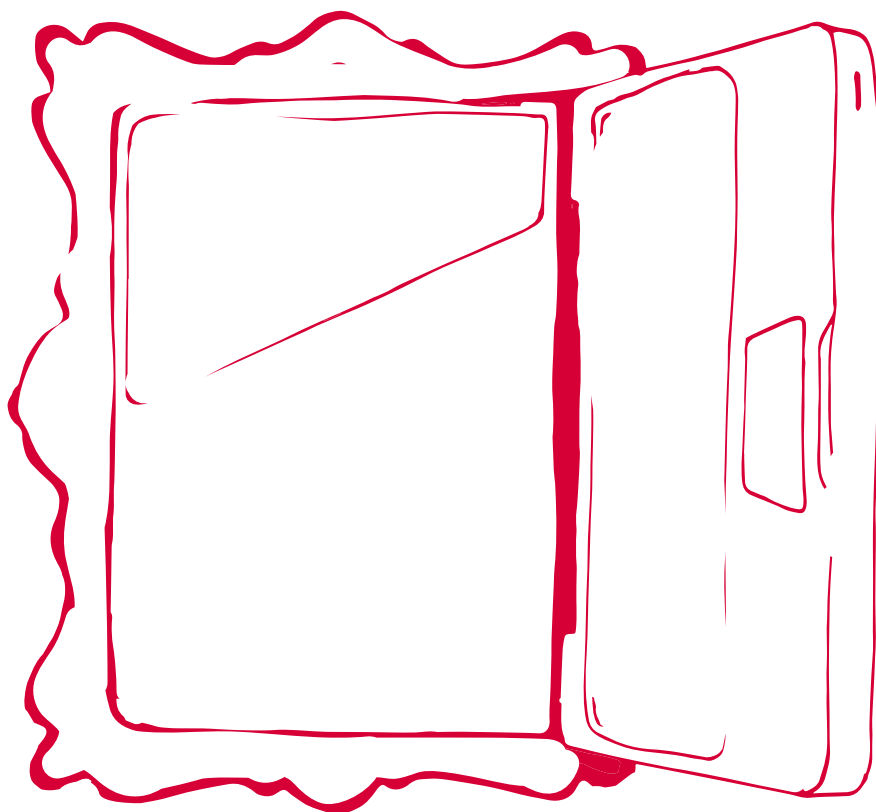


Illustration - Anabel Jolin-Roy

# LE COURANT LUDIQUE: ENTRE ART SUPÉRIEUR ET INFÉRIEUR

Laurence BIBEAU-ROBILLARD

18 OCTOBRE 2014. JE SUIS DÉ-  
BARQUÉE À PARIS HIER MATIN.  
PARIS, LA VILLE DES MUSÉES,  
DES CLICHÉS, DE LA ROMANCE,  
QUI AFFICHE AUTANT SA CULTURE  
QU'ELLE ASSUME SA PRÉTEN-  
TION, ASSISE À UNE TERRASSE,  
UN VERRE DE VIN À LA MAIN.



Il y a le Louvre, le Musée d'Orsay, le Pompidou, le Palais de Tokyo, le Rodin, le Picasso, le Marmottan Monet... Et puis il y a la galerie Arludik, premier item coché sur ma *to-do list*. C'est loin d'être un lieu mythique, et pourtant ça pourrait bien le devenir, vu sa singularité et sa conception assez avant-gardiste de l'art. Ce qu'Arludik propose ne correspond pas exactement à la définition généralement acceptée d'«art», ou du moins de ce que les puristes qualifient de «high art». Pour tout dire, l'exposition que j'avais si hâte de voir consiste en une quarantaine de toiles directement tirées d'*Assassin's Creed Unity*. Oui oui, le jeu vidéo.

Réalisées à l'ordinateur par les graphistes du studio Ubisoft, ces images ressemblent en tout point à de véritables œuvres d'art et sont à présent commercialisées comme telles, certaines atteignant même les 1800 €. C'est ce qu'on appelle de la peinture numérique, un style qui s'inscrit dans le courant résolument contemporain d'«art ludique». Ça peut paraître un oxymore – après tout, l'art ne doit-il pas être conçu et pris avec sérieux ? Les propriétaires de la galerie soutiennent le contraire, en témoigne leur description de celle-ci : «la première galerie [au monde, n.d. l.r.] consacrée aux artistes qui se cachent derrière les chefs-d'œuvre du cinéma, de la BD, du jeu vidéo... et qui créent, pour divertir, les images les plus marquantes de notre époque.»

Je mentionnais plus haut le concept du «high art». C'est le propre de l'art dit «inférieur» que de chercher à divertir, par opposition à l'art «supérieur» qui, lui, se donne pour mission de provoquer la réflexion, d'élever l'âme et l'esprit. L'art véritable n'est donc apprécié que pour ses qualités esthétiques et ne peut remplir de fonction utilitaire, en correspondance avec l'idée de l'«art for art's sake», ou de l'art pour l'art. Ça semble un anachronisme et ce n'est pas pour rien : la distinction entre ces deux formes remonte aux années 1700, quand est apparue l'appellation «beaux-arts», qui regroupait la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture et la poésie. Il faut quand même lui reconnaître quelques applications modernes : c'est grâce à cette notion, par exemple, qu'on sait exprimer la différence entre *À la recherche du temps perdu* (ou toute autre œuvre littéraire) et *Fifty Shades of Gray*. Elle devient, par contre, rapidement problématique : où se situe le cinéma ? L'art de rue ? La bande dessinée ou, dans le cas actuel, les superbes illustrations d'un jeu vidéo ? Puisque l'on peut admirer la beauté des toiles, mais que leur origine provient d'une source profane et grand public, sommes-nous alors en présence de «high» ou de «low» art ?

Selon Solène, assistante-galeriste chez Arludik, l'acceptation de la peinture numérique par le public européen fut relativement lente, contrairement aux États-Unis où le milieu s'est montré beaucoup plus réceptif. Les Français, souligne-t-

elle, considéraient cette nouveauté comme inférieure à la peinture traditionnelle, en plus d'éprouver des craintes face à l'unicité des œuvres – après tout, elles demeurent la propriété du studio pour lequel elles ont été créées, qui en garde une copie dans ses archives. Malgré cela, le public s'est familiarisé avec cette forme d'art et la galerie attire son lot de clients. Pour *Assassin's Creed Unity*, ils sont en majorité artistes, étudiants en infographie, gamers et férus d'histoire (la dernière extension du jeu porte en effet sur la Révolution française).

Est-ce donc là, l'avenir de l'art ? La question se pose. Pourquoi l'incorporation du digital dans toutes les sphères de la vie humaine ne s'appliquerait-elle pas aussi au monde artistique ? De tout temps et de toute époque, l'art fut commandité, acheté et vendu ; c'est un bien commercialisable. Les mécènes d'aujourd'hui sont des entreprises, qui emploient des artistes du numérique pour produire des œuvres utilitaires et profitables, possédant donc une finalité autre que leur simple esthétisme. Dans cette promiscuité des genres de plus en plus fréquente, le beau rejoint le fonctionnel, rejoint le marketing. Les délimitations se brouillent, phénomène déjà observé avec le *pop art* et le post-modernisme. Et si c'était maintenant avec le courant ludique que se poursuivait la démocratisation de l'art ?

J'me pose pas mal de questions depuis mon arrivée. Ça doit être Paris qui me fait tourner la tête.

# RETOUR DANS LE TEMPS, AU RYTHME DU MOUVEMENT DU SOLEIL

Titouan MOAL

POÈTES, PEINTRES, ÉCRIVAINS OU PLUS TARD PHOTOGRAPHES, S'INSPIRENT DEPUIS LA NUIT DES TEMPS DES INCROYABLES COULEURS DE L'AUREORE ET DU COUCHANT, CES DEUX ANTIPODES DE LA JOURNÉE, POUR CRÉER LEURS ŒUVRES. DEPUIS TOUJOURS, L'APPARITION ET LA DISPARITION DU SOLEIL, SOURCE DE CHALEUR, DE LUMIÈRE ET DE VIE ONT CRÉÉ CHEZ LES HOMMES UNE PROFONDE ADMIRATION.

028



IMPRESSION, SOLEIL LEVANT DE CLAUDE MONET

**CLAUDE MONET (1840-1926) EST UN CÉLÈBRE PEINTRE FRANÇAIS QUI SOUHAITAIT, À TRAVERS SES ŒUVRES, SAISIR LE RÉEL DANS LA MOBILITÉ DE CES LUMIÈRES CHANGEANTES PARMIS LES HEURES ET LES SAISONS.**

**C'EST EN 1872 QUE MONET PEINT L'UN DE SES PLUS CÉLÈBRES TABLEAUX, *IMPRESSION, SOLEIL LEVANT* QUI DONNA SON NOM AU MOUVEMENT IMPRESSIONNISTE. IL MARQUA LA RUPTURE DE L'ART MODERNE AVEC L'ACADÉMISME, L'ART QUI ÉTAIT OFFICIEL À L'ÉPOQUE.**

#### ARRÊT SUR IMAGE

L'œuvre qui représente l'avant-port du Havre, lors d'un lever de soleil dans la brume matinale hivernale, nous fait prendre conscience d'un effet de lumière fugace, saisit dans l'instant par le peintre. Tout est esquissé, sans détails. Les silhouettes des bateaux se détachent à peine du reste du tableau, baignées dans le flou de l'atmosphère du grand port. Ce sont les effets de l'air, de l'eau, de la lumière et des reflets qui intéressent Monet; ils sont le réel sujet du tableau.

#### LA NAISSANCE D'UN MOUVEMENT

L'impressionnisme est un mouvement pictural français né de l'association de quelques artistes de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il est caractérisé par des traits de pinceau visibles, une tendance à noter les impressions fugitives comme

la mobilité des phénomènes climatiques et lumineux, plutôt que l'aspect stable et conceptuel des choses. L'artiste impressionniste est dehors, il choisit son sujet parmi les scènes quotidiennes de la vie contemporaine et il se pose comme observateur du monde. Il interprète et recrée la scène directement sur la toile en fonction de sa vision et de sa sensibilité personnelles.

#### EN RUPTURE AVEC SON TEMPS

«Au mieux, une esquisse, au pire, un gribouillis! Enlevons les barques, le port et le soleil et il ne restera que des taches de couleur.» Voilà ce que pensaient les contemporains de Monet de son tableau qui était bien trop abstrait à leur goût.

À cette époque, c'est l'Académie royale de peinture et de sculpture, une institution d'État, qui décide des sujets que les artistes peuvent représenter, et qui fixe les règles de ce qui est beau ou pas. Les artistes doivent reproduire les modèles des maîtres en représentant des scènes mythologiques. La peinture cherche la ressemblance. Les impressionnistes? Ils en sont loin!

Et pourtant, la cote des impressionnistes ne cessera de grimper, amenant leurs tableaux à dominer le marché en termes de records de prix et ce, jusque dans les années 1990.

C'EST EN 1910, À L'OCCASION DU SALON DES INDÉPENDANTS À PARIS, QU'EST EXPOSÉ CE TABLEAU ATTRIBUÉ À UN JEUNE PEINTRE ITALIEN DONT PERSONNE N'A JAMAIS ENTENDU PARLER : JOACHIM-RAPHAËL BORONALI. LES CRITIQUES D'ART S'INTÉRESSENT À CE TABLEAU QUI FAIT L'OBJET DE NOMBREUX COMMENTAIRES QUI VIENNENT SE METTRE EN OPPOSITION.

#### L'UN DES PLUS GRANDS CANULARS DE L'HISTOIRE DE L'ART

Quelques jours plus tard, Roland Dorgelès déclare à la presse que l'œuvre est en fait un canular ! Il révèle que l'auteur du tableau est « Lolo », l'âne d'un de ces amis, à la queue duquel il avait attaché un pinceau. Pour prouver ses dires, Dorgelès, qui avait tout prévu, avait même fait venir un huissier de justice sur place pour assister à l'opération. Pour que l'âne soit d'humeur à agiter convenablement sa queue, on l'avait nourri de carottes et de feuilles de tabac (pour stimuler sa créativité). La nouvelle, reprise par l'ensemble de la presse nationale, eut même un succès retentissant et attira de nombreuses personnes, curieuses de découvrir l'œuvre.

#### UNE « ŒUVRE D'ART » POUR CRITIQUER L'ART

Mais Dorgelès n'a rien laissé au hasard. Le titre de l'œuvre, *Et le soleil s'endormit sur l'Adriatique*, a été choisi en référence au célèbre manifeste pictural de Monet, *Impression, soleil levant*. Sa mascarade est un moyen de dénoncer les artistes modernes qui, selon Dorgelès, reproduisent le monde réel sous une forme tellement méconnaissable qu'il n'y a aucun moyen de juger ou d'en apprécier l'œuvre.

Lors d'une entrevue avec le journal *L'Illustration*, il explique que l'exposer était un moyen de « montrer aux niais, aux incapables et aux vaniteux qui encombrent une grande partie du Salon des indépendants que l'œuvre d'un âne, brossée à grands coups de queue, n'est pas déplacée parmi leurs œuvres ».

La toile a été rachetée par le peintre et sculpteur André Maillos pour la somme de 20 louis, soit environ 5000 \$. Roland Dorgelès reversa cette somme à l'Orphelinat des Arts.

Quant à Lolo, l'âne, il fût placé en pension en Normandie. Il a été retrouvé mort noyé dans un étang et les gens de l'époque ont pensé qu'il s'était suicidé. La célébrité est parfois dure à vivre.



*ET LE SOLEIL S'ENDORMIT SUR L'ADRIATIQUE DE LOLO L'ÂNE DIT JOACHIM-RAPHAËL BORONALI*





# REGARD SUR UNE CHAMBRE NOIRE OUBLIÉE, VESTIGE DU PASSÉ

Matisse HARVEY

**LA PHOTOGRAPHIE EST UN MIROIR QUI REFLÈTE CULTURELLEMENT L'ÉPOQUE DONT NOUS SOMMES ISSUS. LES ARTS SONT LES RÉACTIONS, LES ÉCHOS AUX IDÉOLOGIES ET AUX CHANGEMENTS MARQUANTS DE NOTRE SOCIÉTÉ. VOUS ME DIREZ QU'IL EST PARFOIS BIEN DIFFICILE DE RETRACER ET D'EXPLIQUER CE QUI ÉMANE CULTURELLEMENT D'UNE SOCIÉTÉ À TRAVERS UN SIMPLE CLICHÉ. MAIS LA PLUPART DU TEMPS, L'ÉPOQUE PARLE ET NE MENT PAS.**

*Au fond, je veux en venir à la constatation suivante : quand je feuillette un magazine et que je tombe sur des publicités (prenez American Apparel ou Tom Ford), je me questionne sur leurs ressorts culturels et ce qu'ils révèlent sur notre société. S'il y a cinquante ans, les moyens employés pour choquer et susciter la polémique étaient bien différents, il est intéressant de s'interroger sur ce qui à ce point transformé la donne au fil des décennies. Regard sur une antithèse révélatrice des mutations de nos mentalités.*

Lorsque nous portons attention aux publicités des années 1970, les femmes paraissaient naturelles, douces, sages. Mais une dizaine d'années plus tard, la crise pétrolière de 1979, conjuguée au précédent endettement américain de la guerre du Vietnam et à la crise monétaire qui s'en suit, amorce bien mal une nouvelle décennie. Les États-Unis plongent dans une période de révolte sur le plan culturel et social, en guise de réponse à l'exubérance des années 1970. Danger et volonté d'oser deviennent les lignes directrices de la mode, et de bien d'autres domaines, suite à ces années mouvementées. Les années 1990 ont, quant à elles, fait ressortir de l'ombre l'exubérance sexuelle en mettant en valeur la beauté corporelle tout en en faisant un outil de marketing. Chère année 2014, voilà où nous en sommes : une paranoïa qui balance entre la conformité et la plasticité. Une question cependant se pose : de quoi cela témoigne-t-il sur le plan culturel ?

## PHOTOGRAPHIE

Art comme moyen d'expression pour certains, outil qui rend simplement le fragment de temps éternel pour d'autres.



Photo originale - Peter BASCH

Quoi qu'il en soit, une photo devient authentique quand le photographe érige sa narration personnelle et s'approprie le sujet de l'image. Henri Cartier-Bresson, sommité en photojournalisme à partir des années 1950, dira lui-même : « Photographier, c'est une attitude, une façon d'être, une manière de vivre. » Voilà, une attitude. Une attitude qui permet au photographe d'ajouter son propre style à sa réalisation, mais aussi de donner une aura à sa photo, en suscitant certaines émotions chez l'observateur. La disparition graduelle de l'argentique a fait perdre de l'authenticité à la photographie, laissant désormais le droit au photographe de recréer sa photo, de l'adapter en post-traitement. Constat à l'ordre du jour : pellicules et chambres noires sont bel et bien délaissées pour Photoshop et autres logiciels de correction de l'image.

#### NUDITÉ

Savoir contempler la nudité, au sens artistique, c'est avoir la capacité de porter un regard humble, dénué de tout jugement. Les photographes Will McBride, dans les années 1960-1980, et Spencer Tunick, un peu plus tard, en sont des exemples. Le premier photographe a d'ailleurs été longtemps censuré pour son penchant à photographier la nudité, en particulier en 1975 pour son œuvre *Show Me!*, livre photographique sur la sexualité. Mais à l'heure actuelle, peut-on toujours considérer la photographie de nu dans les publicités comme un art ?

#### PORNO-CHIC

Répandu dans les photographies de mode, le porno-chic devient une tendance récurrente en publicité, au début du siècle, chez Dior, Gucci et Tom Ford.

Une chose est sûre, s'il y a cinquante ans la photographie nue faisait couler beaucoup d'encre, elle est aujourd'hui un standard, une marque de commerce que bien des entreprises ont adoptée en guise de stratégie de vente. Montrer davantage devient la norme, comme si, année après année, dénuder semblait nécessaire pour faire vendre.

*Dans un documentaire sur Tom Ford, sorti en 2011, le designer critiquait l'obsession de la jeunesse et de la conformité, typiques de notre époque. L'ironie, vous l'aurez bien deviné, c'est que le créateur entretient tout à fait ce qu'il critique et, je dirais même, le perpétue.*

Will McBride a choisi de choquer par le biais de l'art, Tom Ford le fait maintenant au moyen de la publicité. L'un photographe, l'autre designer, ces deux hommes ne sont que de brefs exemples de l'évolution des standards de notre société. Leurs réalisations respectives ne sont qu'une fenêtre par laquelle il suffit de regarder pour constater le rythme effréné auquel change notre société et notre culture populaire.

# TENDANCE FÉMINISTE ?

Roxanne BARBEAU-LÉPINE

**C'EST OFFICIEL, MESDAMES ET MESSIEURS, LE FÉMINISME EST À LA MODE. BEYONCÉ A ÉBLOUI L'AMÉRIQUE AVEC CE MOT ÉCRIT EN LETTRES LUMINEUSES SUR LA SCÈNE DES MTV AWARDS 2014, TAYLOR SWIFT A CONFIE AU GUARDIAN QUE SON AMIE LENA DUNHAM (GIRLS) L'A « CONVERTIE » ET VOILÀ QUE CHANEL A FAIT PARADER SES MANNEQUINS AVEC DES PANCARTES AUX SLOGANS FÉMINISTES TELLES DES PETITES SUFFRAGETTES LORS DE LA DERNIÈRE FASHION WEEK OF PARIS (LES PARISIENS TROUVENT ÇA PLUS GLAMOUR DE LE DIRE EN ANGLAIS).**

À première vue, ça n'a rien d'étonnant puisque la légendaire créatrice de la maison de haute couture, Coco Chanel, est elle-même associée d'une certaine façon au féminisme. Reconnue pour avoir libéré les femmes en leur donnant la possibilité de porter le pantalon et la jupe « courte », Coco s'est inscrite parmi les grandes icônes du 20<sup>e</sup> siècle qui ont refusé de se soumettre aux conventions limitant l'habillement des femmes et leur pouvoir d'action. Du moment où la gent féminine a pris le contrôle sur la façon dont elle se vêtait, ce fut le début de la prise de possession de son corps.

Bon, fini le cours d'histoire de la mode 101. Qu'est-ce qui nous reste de l'industrie glorieuse et révolutionnaire de la mode aujourd'hui ? Il y a des mannequins qui s'intoxiquent à la cocaïne dans les toilettes des bars branchés de New York drapées dans des robes « hautes coutures » imaginées par une bande de snobs ayant tous des airs blafards et cafardeux.

À mon avis, l'absurdité a rongé l'art de la mode pour la dénaturer en ce qu'elle est aujourd'hui : une industrie... Non, mieux : un business.

Dans les revues, les publicités, que ce soit celles du *Forever 21* ou de *Yves St-Laurent*, on devient prisonnier de ces images projetées de célébrités qu'on déforme via des régimes et Photoshop. On devient prisonnier de ces gamines rachitiques, qu'on encourage à faire de leurs jeunes années une éternelle grève de la faim, afin qu'elles puissent porter des vêtements « prestigieux » sur le podium.

L'obsession de la « perfection » physique, l'anorexie et l'hypersexualisation sont tous des phénomènes qui sembleraient découler de la « mode ». En plus de causer la régression de l'image de la femme en accordant une importance surestimée au physique, on réussit à endommager la confiance en soi des jeunes hommes, insatisfait par le fait qu'ils ne ressemblent pas tous à David Beckham en sous-vêtement *H&M*.

Depuis quelques années, je dirais que Chanel est sans doute, selon moi, une des compagnies de mode les plus rétrogrades et probablement la maison de haute couture la plus dénigrante quant à l'image de la femme. La principale cause du problème ? Karl Lagerfeld, directeur artistique de la

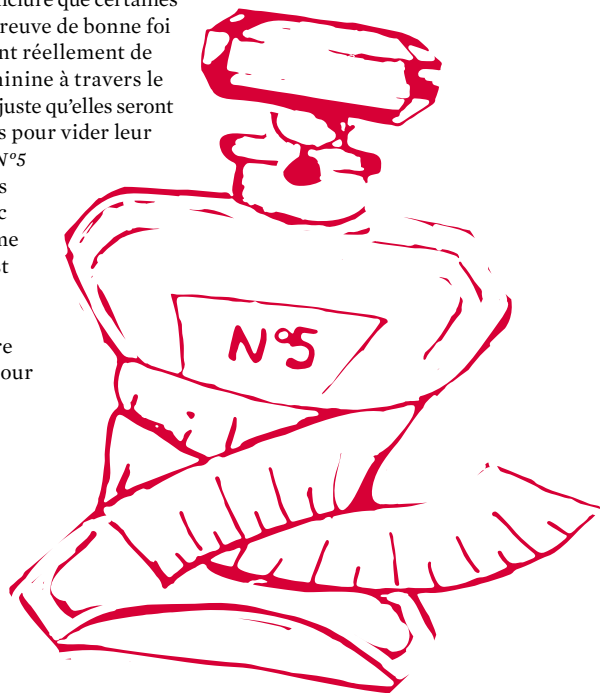
maison. Dans les dernières années, le designer d'origine allemande fut la source de plusieurs polémiques.

Il aurait reproché à Adele d'être trop grosse, rapporté sa préférence pour les prostituées dites de « luxe » et démontré son support à Dominic Strauss Kan, accusé d'agression sexuelle. Ses propos controversés ne s'arrêtent pas là. Il ira même jusqu'à déclarer que ce sont « des momies obèses » qui critiquent l'apparence des mannequins et que personne ne veut voir des femmes « rondes » dans l'univers de la mode. On peut donc en déduire que la taille zéro est maintenant synonyme de beauté chez *Chanel*.

Monsieur Lagerfeld aurait même déclaré au *Haper's Bazaar* que sa prédecesseure, Coco Chanel, ne pouvait être féministe, puisqu'elle n'était pas assez « moche » pour ça. Alors, ces photos de la « manifestation féministe » de Chanel, où Lagerfeld se donne des airs de Simone de Beauvoir, m'ont laissé un goût amer... Un goût qu'on aurait pu qualifier de mauvais goût.

Dans cette période où tout le monde se déclare féministe, on devrait peut-être davantage se questionner sur la légitimité des raisons pour lesquelles différentes starlettes veulent s'associer au mouvement. Nouvelles approches marketing ou véritable appartenance aux Suffragettes ?

Après le fameux et très médiatisé discours d'Emma Watson aux Nations Unies, je crois qu'on peut tout de même conclure que certaines célébrités font preuve de bonne foi et se préoccupent réellement de la condition féminine à travers le monde. J'espère juste qu'elles seront assez cohérentes pour vider leur parfum *Chanel N°5* dans les toilettes et brûler leur sac à main de la même marque. Si on est assez « moche » pour être féministe, on doit être trop « moche » pour porter Chanel.



# BÉTONVILLE

Éloïse LAMARRE

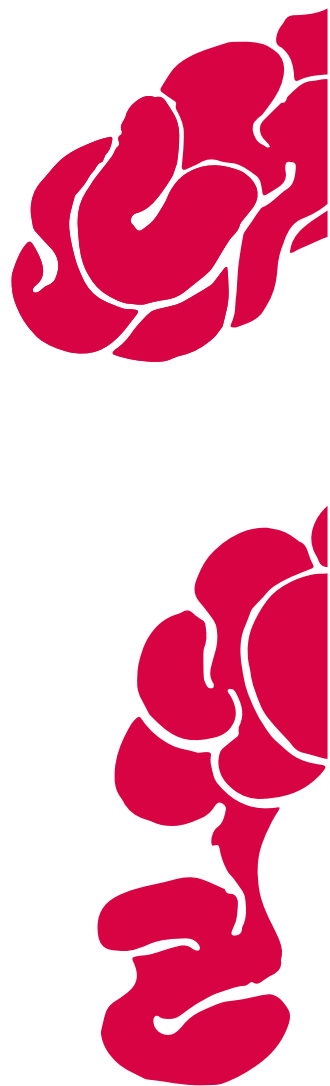
BÉTONVILLE, C'EST TOUTES CES SITUATIONS PEU PROBABLES, C'EST L'UNION DE PLUSIEURS ÉLÉMENTS QUI NE S'ADONNENT PAS ENSEMBLE, C'EST LE MARIAGE D'UNE PANOPLIE DE DÉTAILS, C'EST L'EXCÈS D'UN UNIVERS CHAOTIQUE, C'EST CETTE FOIS OÙ TU T'ARRÊTES PARCE QU'UNE SCÈNE S'IMPRÈGNE À TA CORNÉE, CETTE FOIS OÙ T'AS L'IMPRESSION QUE RIEN NE CONCORDE. TOUT *CLASH*. BÉTONVILLE, CE SONT CES PERSONNES, CES DÉCORS, CES ACCESSOIRES, QUI S'UNISSENT POUR CRÉER UNE SCÈNE INVRAISEMBLABLE. TU ASSISTES À QUELQUE CHOSE DE GRAND, DE GROS, DE MAGIQUE. TU ES SEUL FACE À LA SCÈNE. C'EST BEAU. TU SOURIS.

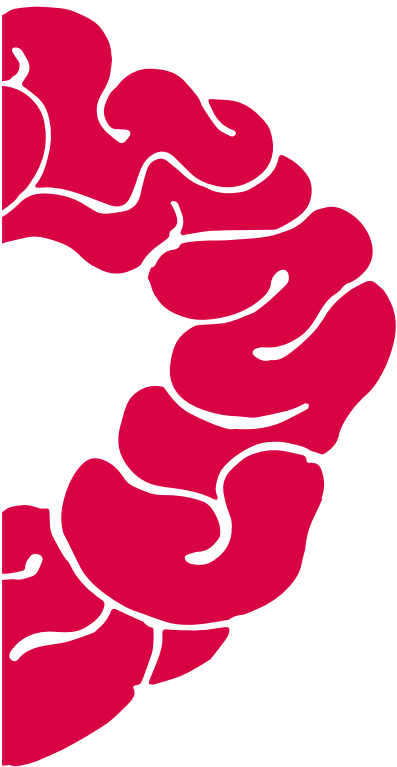
## PORTRAIT 1

Bétonville, c'est cette fois dans le parc Baldwin. Y'avait toi, y'avait moi pis au loin, deux individus qui pique-*neckaient*. Y'étaient beaux à voir qu'on s'est dit. Ils étaient là, attablés devant leur festin arrosé de champagne, sur une nappe typique, à carreaux rouges et blancs. L'homme en *chest*, la femme dans un *kit* de Linda et leur chihuahua qui montait la garde. Un pique-nique aux allures de *date cheap*.

## PORTRAIT 2

Jeudi soir, 17 h 13. Je prends le même chemin qu'à tous les matins, qu'à tous les soirs. St-Denis, Maisonneuve, Lartigue, La Fontaine, Ontario, De Lorimier. Sauf que rue Lartigue, cet après-midi, a quelque chose de changé, d'inusité. Bétonville, c'est cette fois où il y avait cette femme sur un banc. Bétonville, c'est ce banc sur lequel il y a cette femme obèse. Cette femme qui, pendant une tempête torrentielle, lit sous un parasol rose un verre de bière à la main.





### PORTRAIT 3

Bétonville, c'est aussi cette soirée entre amis où l'on boit, on rit, on festoie. Bétonville, c'est le moment où Nicole, une grande *fan* du CH, fait son apparition. C'est le moment où cette femme sort de nulle part et nous présente son chien. Un pug du nom de Pike. Bétonville, c'est ce moment où elle nous explique que son pug se nomme Pike parce qu'il est noir. Noir pareil comme le joueur.

### PORTRAIT 4

Bétonville, c'est cette dernière fois, celle où tu fumes et que tu croises un parfait inconnu qui te dit: « Bon appétit! » C'est cet après-midi en plein *Hochelag* avec cet homme au pull couleur jaune canari. Tu le questionnes sur le pourquoi de ces deux mots. Il ne répond pas à cette question et commence plutôt à emprunter sur un ton philosophe un discours sur la STM et ses horaires « déphasés ».

The background of the cover is a solid red color. It is decorated with white, stylized floral and leaf patterns. The flowers are multi-petaled and arranged in a somewhat circular pattern. The leaves are large and have prominent veins. The overall design is elegant and classic.

BORIS  
VIAN  
L'Écume  
des jours

Le  
Livre  
de  
Poche

# MES JOURS VS LES TIENS

Anne CÔTÉ

**ÇA M'A PRIS UN TEMPS FOU À APPUYER SUR PLAY. J'ÉTAIS PAS GAME. PAS GAME D'ÉCOUTER L'ÉCUME DES JOURS DE MICHEL GONDRY. CORRECT, JE L'AVOUE: J'AI UN CÔTÉ CHOTTE. MAIS J'ATTENDAIS ENCORE, PAR PEUR, JE PENSE, D'ÊTRE DÉÇUE.**

J'suis pas une grande lectrice. Mais j'ai reçu une torpille dans le cœur une bonne fois, pis elle avait été lancée par Boris Vian. C'tait comme une flèche de Cupidon, mais en un petit peu plus violent comme impact, mettons.

J'm'explique. *L'Écume des jours*, c'est mon roman préféré. Il raconte l'histoire de Colin et Chloé, deux amants vivant dans un monde surréaliste qu'ils verront s'effondrer, lorsque Chloé se retrouve avec un nénuphar dans le poumon. La « maladie » est terrible et contraste avec l'univers magnifique et ludique dans lequel évoluent nos deux amoureux. Tout y est possible. Tout, sauf l'inéluctable: la mort. Je pourrais vous en parler longtemps, comme un enfant du début des années 2000 triperait à vous montrer sa collection de cartes Pokémon pendant au moins une bonne heure.

Et pourtant, j'ai pas aimé le film de Michel Gondry.

Ce qui m'amène à me demander comment il est possible d'aimer un livre de tout son cœur, mais d'en détester l'adaptation cinématographique. On y présente pourtant la même histoire.

Au bout du compte, je pense avoir compris un truc ou deux.

Ces livres-là, ceux qu'on aime inconditionnellement, sont comme des amants qui ne nous feront jamais de mal. Ce sont des intouchables. On les a lus, on les a connus. On les aime d'une certaine façon et, contrairement à la vraie vie, cette relation ne changera qu'en suivant notre volonté. On les garde en mémoire, on en relit des passages en secret. On les laisse se fondre dans le ventricule gauche ou droit et diffuser, une fois de temps en temps, une lueur chaude, un souvenir délicieux. On en a une vision inaltérable, belle, grande, nuancée et détaillée, qu'on s'amuse parfois à défendre entre amis.

Finalement, bien que je l'aie pensé, je ne vois pas l'intérêt de déclarer que Gondry a massacré *L'Écume des jours* à coup de stop motions abondants et d'effets d'accélération superflus. Oui, je suis profondément déçue que l'on ait glissé un homme dans un costume de souris. Oui, je suis profondément déçue que l'on ait quasiment pris un *Sharpie* pour souligner le surréalisme des idées de Vian. Mais j'en veux pas à Gondry. Je me dis que c'était comme ça qu'il s'imaginait *L'Écume des jours*. Point à la ligne.

Je ne suis personne pour lui dire: «*Dude*, ton œuvre me déçoit. T'as pas su capter l'essence du livre.»

- 1- Parce que ce serait un peu familier d'appeler Gondry *dude*.
- 2- Parce que je ne suis pas Vian. Peut-être que la vision de Michel Gondry se rapproche de celle de l'auteur beaucoup mieux que ma propre vision ne le ferait.
- 3- Parce que c'est probablement comme ça que Gondry voyait son propre «*amant*» de papier.

Et alors, il n'aura fait que représenter ce qui lui faisait battre le cœur. Je ne peux pas lui reprocher ça. Je ne peux pas lui reprocher d'avoir aimé aussi fort, mais différemment, ce livre. Et donc de l'avoir perçu autrement.

Quand je lis *L'Écume des jours* en silence dans ma chambre, j'y vois bien ce que je veux y voir. Le monde entier ne serait sûrement pas d'accord avec ma propre vision de la souris, du nénuphar et du bigle moi. On me reprochera d'aborder la chose en surface. Je vous dirai que la surface, la question d'interprétation de l'œuvre, est probablement ce qui compte d'abord et avant tout. L'interprétation est un réflexe naturel, comme celui de respirer. C'est-à-dire que tout le monde le fait, instinctivement, mais à sa propre façon: par le nez, par la bouche, rapidement, lentement, etc. Et à ce moment-là, qui peut affirmer avoir LA vision juste? LA vision d'une œuvre qui soit irréfutable, absolue?

Comment peut-on aimer profondément un livre et ensuite en détester l'adaptation cinématographique? C'est finalement qu'on est

tellement investi d'une vision qu'on a cultivée en dedans, que l'on n'arrive pas nécessairement à accepter de le percevoir autrement. On a décidé de désacraliser, sans le savoir, la vision que j'avais de mon livre préféré. Pis franchement, j'pense que c'est ben correct. La pluralité des perceptions, c'est une chose ben, ben naturelle et saine. Particulièrement en ce qui concerne la culture. Au pire du pire, personne ne m'empêche de me replonger dans le livre, et de me bercer dans les images auxquelles j'ai rêvé les yeux grands ouverts.

# UNE UNION MÉCONNUE

Isabelle NEVEU

**DEUX LANGAGES. DEUX UNIVERS MUSICAUX DISTINCTS. DEUX ANTITHÈSES. ET, POURTANT, UN SEUL CONCERT... PRÉCIPITÉES DANS UN INCONNU ARTISTIQUE, LA MUSIQUE POPULAIRE ET LA MUSIQUE CLASSIQUE S'AMALGAMENT, DEPUIS UNE DIZAINE D'ANNÉES, AU CŒUR DE L'ENSEMBLE DES CONCERTS POP DE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL (OSM). SIMON LECLERC, CHEF D'ORCHESTRE ET ORCHESTRATEUR PROFESSIONNEL, CONÇOIT CHACUN DE CES CONCERTS DE MANIÈRE À CRÉER, AVEC UN ARTISTE POPULAIRE INVITÉ, UNE EXPÉRIENCE UNIQUE, VOIRE ÉVÉNEMENTIELLE.**

044

Des collaborations des plus audacieuses ont permis à de nombreux artistes du Québec et d'ailleurs de s'illustrer au côté de l'OSM, alliant deux genres musicaux opposés, qui sont rarement réunis au sein d'un même concert. Entre autres, Simple Plan, Marie-Mai, David Usher, Plume Latraverse et Mes Aïeux ont tenté l'expérience.

« Mon travail avec l'OSM, comme arrangeur et orchestreur, est de trouver une belle façon de prendre le répertoire d'un artiste populaire et de le réinventer », explique Simon Leclerc. Au moment d'écrire l'orchestration d'un concert de la série OSM POP, il prend comme point de départ diverses chansons de l'artiste populaire et crée, à partir de celles-ci, des partitions intéressantes de violons, de picolos, de trombones et de harpes, en s'assurant qu'elles sont stimulantes pour les musiciens de l'OSM.

Le but des concerts OSM POP s'inscrit directement dans l'un des mandats de l'Orchestre symphonique de Montréal, c'est-à-dire tenter de desservir la plus grande population possible et non seulement

le répertoire de l'orchestre qui est majoritairement symphonique. Et c'est pourquoi les concerts populaires sont orientés vers un public qui ne s'intéresse pas nécessairement à ce genre musical. « C'est en faisant des concerts populaires qu'on va chercher une autre clientèle le temps d'un spectacle », souligne Simon Leclerc, précisant que c'est généralement le public de l'artiste invité qui prend place dans la salle de concert. « Il y a peut-être 5 % ou 10 % des spectateurs qui sont simplement des curieux, soit des gens qui ne sont pas fans de l'artiste populaire, mais qui sont curieux de voir le mariage entre ce dernier et l'OSM », observe le chef d'orchestre.

## D'UN UNIVERS ARTISTIQUE À L'AUTRE

Le succès d'un tel concert dépend principalement de l'investissement de l'artiste populaire, puisque Simon Leclerc demande à chacun de ses collaborateurs de s'investir pleinement dans l'univers symphonique, laissant de côté leurs musiciens et les instruments avec lesquels ils sont habitués de travailler. « Ma plus grande difficulté est de voir dans quelle mesure l'artiste avec qui je

travaille est capable de réinventer son répertoire et d'aller ailleurs. Ce n'est pas tous les artistes qui se débrouilleront bien si on les sort de leur univers et qu'on les plonge dans un univers complètement différent», reconnaît le chef d'orchestre.

**« Je pense que ce qui fait la force des concerts OSM POP, c'est notre souci d'aller plus loin ou de faire les choses un peu différemment, d'essayer de verser dans une certaine originalité, de faire des mariages auxquels on ne s'attend pas nécessairement au départ et d'être prêt à prendre des risques »**

— Simon Leclerc

Tous les artistes populaires pourraient accompagner l'OSM, mais Simon Leclerc ne croit pas que ce serait souhaitable et c'est pourquoi il choisit des artistes avec lesquels il a envie de travailler. « Mon but, c'est d'être allumé par les gens avec qui je travaille, soutient-il. C'est un mariage l'espace d'un ou deux concerts. Il faut que l'on tombe un peu amoureux l'un de l'autre, d'un point de vue artistique ».

L'artiste populaire doit faire preuve d'une certaine compréhension du langage musical de l'orchestre.

Simon Leclerc vérifie toujours, avant de signer un contrat, s'il est possible qu'il s'entende musicalement avec l'artiste. « Tous les mariages sont possibles, c'est comme dans la vie, il y a des mariages heureux et d'autres qui sont malheureux », fait remarquer le chef d'orchestre. Il spécifie que pour arriver à faire des mariages réussis, il faut prendre des risques.

#### ALLER DE L'AVANT

Pour l'artiste, cette magnifique invitation de la part de l'OSM est le temps d'explorer et de sortir de sa zone de confort. Si celui-ci a envie de faire exactement ce qu'il fait d'habitude en spectacle, à l'exception qu'il y ait un orchestre en arrière-plan, ça ne fonctionnera pas. « On perd notre temps », indique Simon Leclerc.

Quand Simon Leclerc a approché Marie-Mai, il lui a spécifié qu'il aimerait n'avoir que sa voix et sa

présence sur scène lors du concert, avec comme seuls musiciens ceux de l'OSM. « Connaissant le répertoire de Marie-Mai, qui est un peu pop-rock, on imagine très bien que la transposition vers le monde symphonique va donner quelque chose de très différent », juge-t-il. « Marie-Mai a bien joué le jeu. Ça demandait beaucoup d'efforts, mais elle l'a fait de façon admirable », confie-t-il.

#### DES VALEURS DIVERGENTES

La musique que les musiciens de l'OSM sont habitués de jouer est généralement plus sophistiquée en ce qui concerne l'harmonie et les tempos. De son côté, la musique populaire accorde beaucoup d'importance à la poésie, à l'énergie et à la sincérité de l'interprète. Le public cherche la profondeur de l'interprétation ainsi qu'une richesse dans la voix. Pour Simon Leclerc, ces deux genres musicaux ont des valeurs distinctes qui sont toutes aussi intéressantes l'une que l'autre, mais dont la base est excessivement différente.

# LA CULTURE DU PICK-UP

Alexandra PÉLOQUIN

DANS UN MONDE OÙ CERTAINS LEADERS D'OPINION PARLENT DE VILLE INTELLIGENTE, DE L'EMBOURGEOISEMENT DU MILE-END ET SE DÉPLACENT EN BIXI, LA CULTURE DU PICK-UP, ELLE, S'EN CALISSE. CE N'EST PAS JUSTE UNE QUESTION DE CHAR, C'EST UN MODE DE VIE, C'EST LA QUÉBÉCITUDE DE PETITE VILLE OÙ PRIMENT TROIS CHOSES: LES VTT, LES SPÉCIAUX DU CANADIAN TIRE ET L'OVER POUR PAYER LA MAISON PRÉFINIE DU NOUVEAU-DÉVELOPPEMENT-EN-FORME-DE-CARRÉ-DANS-UN-CHAMP.

Je m'interroge depuis longtemps sur un sujet qui en dit long sur notre société: les chars. D'un point de vue sociologique: qu'est-ce que nos véhicules disent sur nous en tant que société et surtout sur l'éternelle bêtise humaine? À l'heure où l'incertitude plane quant à l'avenir de l'humanité sur le plan environnemental, rien de moins, la « culture du char » rayonne. Bien implantée en Amérique du Nord, elle vient avec l'odeur du gaz et les anglicismes. J'ai décidé de mettre mon chapeau de détective et de devenir l'observatrice acérée des véhicules sur les routes. Sachez que j'ai grandi dans la douce odeur de l'huile de mon garage, tout en nettoyant mon vélo rose avec du *Armor All*. J'ai fait mon premier tour de motocross à trois ans et mon père m'a appris à vanter les mérites de la Toyota Celica familiale. Alors, je pense que je suis dans une position hautement favorable pour me pencher sur le sujet.

Alors voilà, les voitures d'aujourd'hui consomment sept litres à chaque 100 kilomètres, ce qui est un énorme progrès par rapport aux *minounes* des années 90.

Selon Pierre-Olivier Pineau<sup>1</sup>, professeur à HEC Montréal et titulaire de la Chaire de gestion du secteur de l'énergie, dans les années 80, les Québécois achetaient six voitures pour un seul camion, un camion étant un VUS, une van ou un *pick-up* par exemple. L'ennui, c'est qu'aujourd'hui, les Québécois achètent un camion pour une seule voiture. Il y a ainsi beaucoup plus de véhicules de taille « camion » sur la route qu'auparavant. Comme on dit, on n'arrête pas le progrès. Pourtant, cette décision n'a aucune logique économique: un camion coûte plus cher et consomme 30 % d'essence de plus qu'une voiture. Le coût d'un tel véhicule est en moyenne de 12 000 \$ de plus par année que pour une voiture. Ne serait-

<sup>1</sup> Pierre-Olivier Pineau, *L'essence de notre dépendance*, 9 mai 2014, lapresse.ca

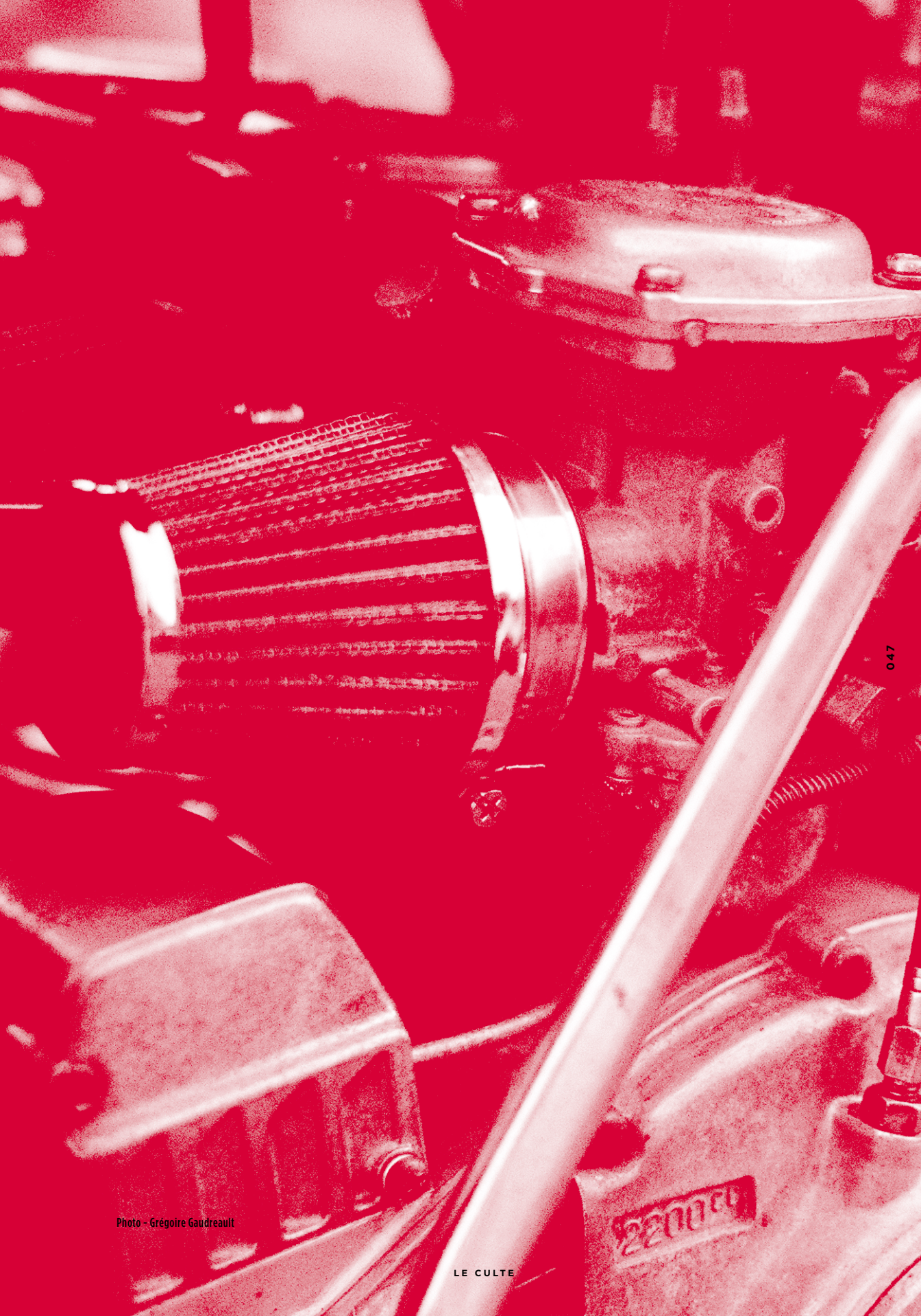


Photo - Grégoire Gaudreault

LE CULTE

047

2200CC



048

ce qu'une poignée de bruyants activistes qui donnent l'image d'une population concernée par l'environnement ?

Mais d'où provient cette tendance d'avoir un gros *char* ? Selon mes observations anthropologiques très crédibles, ce sont les VUS plus que les *pick-up*, les coupables. Les véhicules utilitaires sport sont abondants sur nos routes. Force est de constater qu'ils sont à la mode.

Selon mon échantillon vraiment pas probabiliste de l'autoroute 30, une pluralité de conducteurs de VUS sont des baby-boomers. Baby-boomers qui ont d'ailleurs baigné dans la « culture du *char* » à son point culminant dans les années 70. En effet, mes oreilles, toujours à l'affût, ont entendu mon père parler de ses *shows* de boucane de jeunesse avec son motocross au centre-ville. Ceci explique cela. Les baby-boomers s'actualisent aux modes plus récentes, rien de plus.

Mes perspicaces observations m'ont aussi fait remarquer que Steve, 19 ans, fier détenteur d'une casquette et de deux points sur son permis en probation, a plutôt une Honda Civic, une Jetta ou une Acura 2001. C'est tout à son honneur et à celle de son empreinte-carbone. Surtout s'il faisait autre chose de ses nuits que de *drifter* dans le stationnement du centre d'achat. Bref, les jeunes adultes ont des véhicules plus modestes... tout simplement parce qu'ils n'ont pas de pouvoir d'achat.

Le *pick-up*, quant à lui, est un cas particulier. Au fil du temps, mes investigations m'ont fait comprendre qu'un *pick-up* a plusieurs utilités telles que :

- Traîner des chevaux
- Traîner un gros bateau
- Traîner des matériaux lourds de construction et des outils bruyants
- Traîner des pelles mécaniques
- Traîner des chevreuils morts
- Faire du camping dans la boîte.
- Être une personne archaïque qui vit loin

Mon enquête m'indique toutefois qu'une pluralité de *4x4* n'est pas utilisée à ces fins. Les raisons évoquées seraient plutôt du même ordre que le VUS :

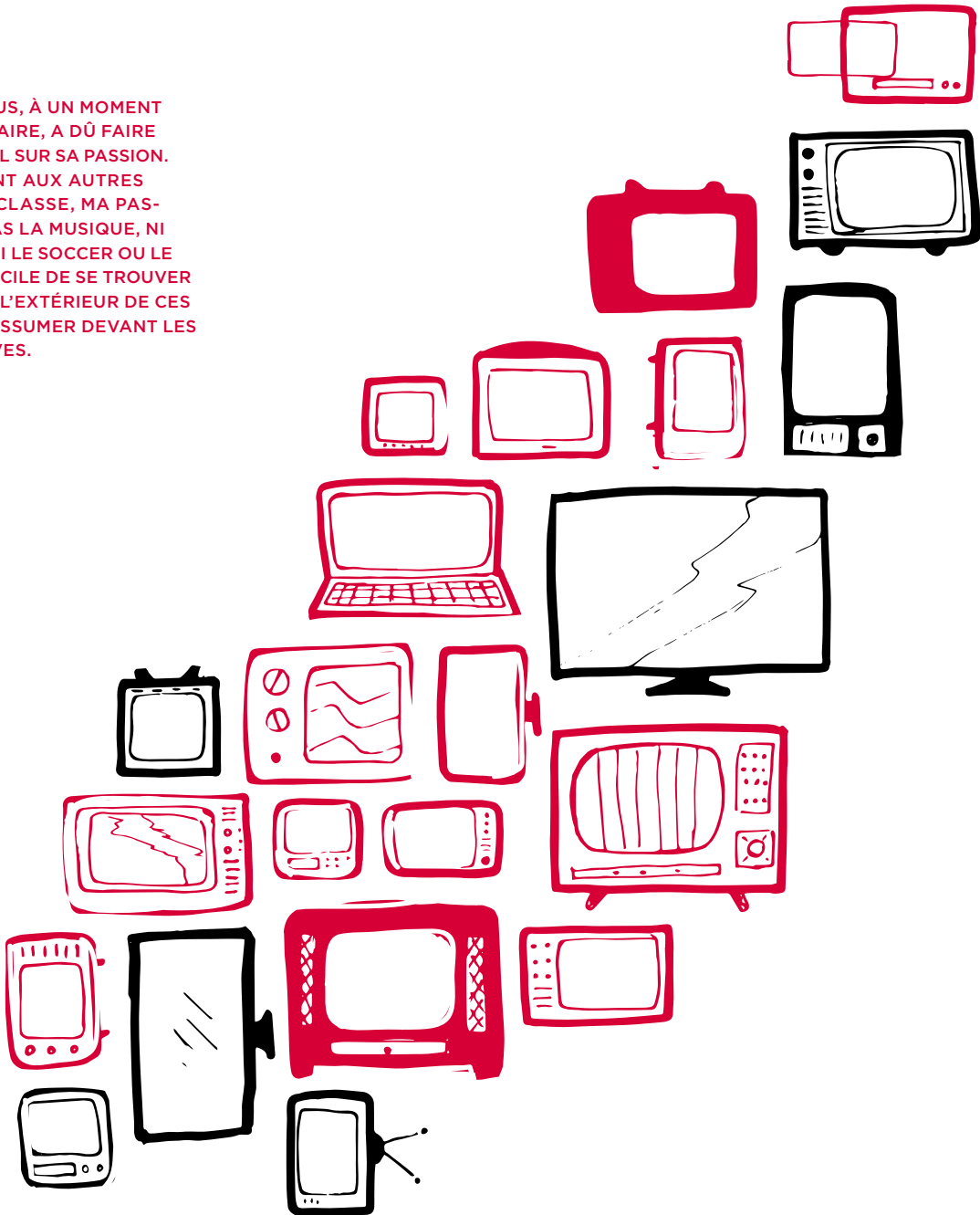
- « L'hiver, ça passe sur la neige. »
- « L'été, ça passe dans la gadoue. »
- « On voit au-dessus des autres et c'est ben le *fun*. »

Cela dit, les *chars* sont-ils un sujet assez important pour que l'on se dispute collectivement ? Si nous considérons nos moyens de transport comme un indicateur de notre conscience collective, peut-être. Je n'en sais rien. La seule chose dont j'ai la certitude, c'est qu'actuellement, notre société, comme l'Occident au complet, souffre sévèrement d'un trouble bipolaire touchant à nos valeurs. Chaque débat public est une occasion de montrer à quel point les gens de tous âges sont profondément divisés. Et l'environnement n'y échappe tout simplement pas. De toute façon, n'y a-t-il pas des *jobs* qui nous attendent dans le Nord pour lesquelles nous sacrifierons notre territoire ?

# J'AIME UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT, À LA FOLIE...

Cloé LEFRANÇOIS-BOYER

CHACUN DE NOUS, À UN MOMENT DE SA VIE SCOLAIRE, A DÛ FAIRE UN EXPOSÉ ORAL SUR SA PASSION. CONTRAIREMENT AUX AUTRES ÉLÈVES DE MA CLASSE, MA PASSION N'ÉTAIT PAS LA MUSIQUE, NI LES CHEVAUX, NI LE SOCCER OU LE HOCKEY. PAS FACILE DE SE TROUVER UNE PASSION À L'EXTÉRIEUR DE CES CHOIX ET DE L'ASSUMER DEVANT LES 27 AUTRES ÉLÈVES.



Dans ma petite tête d'ado, je me disais que si tu es passionnée par la musique, Justin Bieber ne fait sûrement pas partie du top trois de tes artistes favoris et, pour moi, c'était le premier. De plus, les chevaux n'ont jamais été dans mes intérêts. Surtout après avoir fait un tour dans l'Vieux-Montréal, t'apprends qu'un cheval, ça pue et je ne veux clairement pas d'une passion qui pue. Finalement, les sports, ça faisait longtemps que c'était rayé de ma liste des passions potentielles, puisqu'il était plus facile pour moi de faire des points pour les équipes adverses que pour ma propre équipe. Difficile sur l'orgueil de *team* ça... Bref, j'avoue que j'me suis inventé une passion bâtarde, juste le temps de l'exposé. #ShameOnMe

Aujourd'hui, à 21 ans, j peux affirmer avoir trouvé ma passion. Mais je l'assume pas encore totalement. Je la dis en chuchotant, avec ensuite un bon cinq minutes de justifications. Pourtant, ma passion, c'est simplement la télévision.

J'aime la télé à un point tel que, si je veux absolument voir une émission, j'vais annuler les plans que j'avais avec mes amis pour pouvoir la regarder. Une seule chose à dire : bonne chance avec la motivation d'absence !

J'hais du plus profond de mon âme les *spoilers*. Ceux dans les trans-

ports en commun ou dans les salles d'attente qui dévoilent toutes les intrigues de tes séries préférées du genre : « Marissa meurt à la saison 3. » Eux, ils méritent que *Netflix* bogue pour le restant de leur vie. #karma.

En écoutant des séries, j'me suis créée une *bucket list*. Plusieurs personnages m'ont marquée par leurs actions. Maintenant, je veux apprendre à jouer à *True American* pour ensuite ne plus m'en rappeler le lendemain. J'aimerais aller à New York juste pour boire un *Cosmopolitan* avec mes *chums* de filles. Un jour, je serai la fille derrière la porte rouge. Je donnerais tout pour pouvoir signer – *xoxo*, *Gossip Girl*. Finalement, j'pourrais sortir mon côté *wild* en faisant de la Crystal Meth dans un vieux VR. Ok, Ok ! C'est pas sur ma liste, mais marier Aaron Paul pourrait l'être...

Y'a d'autres fois où j'me dis que j'aurai jamais assez d'une seule vie pour écouter toutes les séries que j'veux voir. Si t'es comme moi, tu trouves toi aussi qu'une fois de temps en temps, ça fait du bien de se laisser moisir devant son écran, en mangeant des minis *M&M* tout en lâchant des « OMG ! » à chaque fin d'intrigue, le tout sans culpabiliser du tout. Aussitôt que tu mets un DVD dans le lecteur pis que tu te dis « Juste un p'tit épisode », t'es faite *man* ! Tu t'en *tappes* huit, *back à back*, pis t'as même pas vu la nuit passer.

Dans le fond, c'est un peu grâce aux séries télé que j'ai compris que j'avais des émotions. Première peine d'amour, c'était à cause de Brooke et Lucas (*One Tree Hill*). J'te jure, j'savais même pas ce que les larmes faisaient là, à rouler sur mes joues. J'ai aussi connu la déception avec l'épisode de la mouche dans *Breaking Bad*, soit le seul épisode où tu peux te permettre de faire un somme. J'ai aussi vécu des montagnes russes d'émotions avec l'histoire de Blair et Chuck (*Gossip Girl*). Mais, si je pouvais choisir ma prochaine relation amoureuse, j'voudrais qu'elle soit exactement comme celle qu'ils ont vécue. J'dirais que c'est ça, le meilleur de la télévision : quand ça t'amène à vivre des émotions au travers de la fiction et que tu t'attaches à des personnages qui sont créés de toute pièce !

Au final, j'suis clairement la seule de ma classe qui s'est inventé une passion pour l'exposé oral. Trop peur du jugement ou de la différence, j'imagine... Pourtant, grâce à mes études en télévision, je vais bientôt pouvoir dire que j'ai un métier qui me passionne.

Pis ce jour-là, j'aurai pu honte d'aimer passionnément la télé...



# COLLABORATEURS-COLLABORATRICES

## **Coordonnateur**

Karim Marier

## **Assistante-coordonnatrice**

Virginie Gauvin

## **Rédacteurs en chef**

Alexandre Graton et Alexandra Lord

## **Directeur artistique**

Alex Sauvageau

## **Directeurs photo/vidéo**

Laurie Chouinard et Grégoire Gaudreault

## **Directrice événementiel**

Andréanne Fluet-Chabot

## **Directrice promotionnel**

Virginie Cantin

## **Correctrice**

Laurie Vachon

## **Équipe de rédaction**

Alexandre Couture, Catherine Lamoureux, Béatrice Leclerc, Isabelle Neveu, Béatrice Saint-Cyr-Leroux, Laurence Gagnon, Julia Roy-Touchette, Émile Mercille Brunelle, Mahaut Fauquet, Mélina Soucy, Laurence Bibeau-Robillard, Titouan Moal, Matisse Harvey, Roxanne Barbeau-Lépine, Éloïse Lamarre, Anne Côté, Justine de l'Église, Alexandra Péloquin, Cloé Lefrançois-Boyer

## **Équipe photo/vidéo**

Francis Robert, Ariann Laurin, Renaud Gingras Debien, Laurence Landry, Catherine Forget, Émil Baron, Charlie Boudreau, Jonathan Hilaire, Bérénice Gauthier, Olivier Drouin, Bianca Janelle

## **Équipe événementiel**

Anne-Marie L. Boily, Christophe Forget, Didier Benoit, Benjamin Ouellet, Chloé Gervais, Ramza Chaaban, Elisa Desoer, Justine Belzile, Laurie Vachon

# igloofest

*Theodor*

THÉS ET TISANES ARTISANAUX



le Parchemin

CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

# EXCENTRIS

# Bell



## IABC

MONTRÉAL

**LE MONDE DE LA  
COMMUNICATION  
À VOTRE PORTÉE**

**REJOIGNEZ IABC  
MONTRÉAL**

Association internationale  
des professionnels de la  
communication

Tarifs préférentiels pour  
étudiants

[montreal.iabc.com](http://montreal.iabc.com)

[#iabcmtlchat](https://twitter.com/iabc_montreal)



IABC/Montreal



@iabc\_montreal



IABC/Montreal

**ESPACE  
GO**

du 11  
NOVEMBRE  
au 06  
DÉCEMBRE  
2014

UNE PRODUCTION  
D'ESPACE GO

TEXTE  
**EVELYNE  
DE LA  
CHENELIÈRE**

À PARTIR DE  
**VERS LE PHARE**  
DE VIRGINIA WOOLF

MISE EN SCÈNE  
**DENIS  
MARLEAU**

AVEC  
**ANNE-MARIE  
CADIEUX** &  
**EVELYNE  
ROMPRÉ**



LUMIÈRES, LUMIÈRES,  
**LUMIÈRES**

DESIGN: COSSUTTE - PHOTOS: LEBEA ALS JACQUES

THÉÂTRE ESPACE GO  
4950, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
BILLETTERIE: 514 845-4950 ESPACEGO.COM

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

Conseil des Arts  
du Canada

CONSEIL DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Hydro  
Québec

transat PARTENAIRE  
DE SAISON

DEUX SPECTACLES  
PAR EX MACHINA + ROBERT LEPAGE

25\$  
BILLETS  
ÉTUDIANTS

JEUX DE CARTES

➔ 3 AU 10 FÉV. 2015

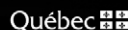
# PIQUE ET COEUR

➔ 18 AU 28 FÉV. 2015



BILLETTERIE ➔ 514 376 TOHU  
SANS FRAIS ➔ 1 888 376 TOHU

Conseil des arts  
et des lettres



MICHEL FORTIN, PRÉSIDENT  
NANCY THIBODEAU, VP DÉVELOPPEMENT  
TOUS DEUX DIPLÔMÉS DE LA FACULTÉ DE COMMUNICATION DE L'UQAM

# LA RELÈVE. ON Y CROIT DEPUIS 1990.



## JET FILMS

MAISON DE PRODUCTION DE CONTENU PUBLICITAIRE





LECULTE.CA